

PREFACE

Voici enfin, après un long travail de réflexion et délibération pour départager les nombreux textes que nous avons reçus de toute la France, la sélection des seize nouvelles que nous avons retenues comme étant les plus représentatives et les mieux exprimées par rapport au sujet énoncé et qui nous tient tant à coeur : « Être aveugle aujourd'hui ».

C'est avec une certaine émotion que nous éditons ce recueil de textes littéraires, première publication du genre effectuée par l'UNADEV, d'autant que le choix fut difficile... De la drôlerie à la gravité, du trivial au métaphysique, de la fraîcheur à la cruauté, c'est toute une palette d'ambiances et de sentiments, une grande variété d'expériences et d'anecdotes, qui nous sont livrées ici, dans une qualité littéraire qui ne se dément pas.

Nous ignorons lesquels, de ces auteurs, étaient professionnels ou ne l'étaient pas, étaient voyants ou ne l'étaient pas – et il n'est nul besoin de le savoir, ces alternatives sans réponse faisant monter d'un degré la dimension humaine de l'œuvre. Profiter de ces belles pages, qu'elles soient écrites par des gens valides ou aveugles, est amplement suffisant à notre plaisir. Au passage, rendons hommage à Jules Ourcade, le fondateur de notre association, lui-même non-voyant et poète...

En qualité de lecteur et brailleux, je suis heureux de lire chaque jour un texte littéraire, de le méditer, d'essayer de communiquer en pensée avec l'auteur et de savourer l'art de la composition des phrases. C'est ce même bonheur que je vous invite à partager... en vous souhaitant sans plus tarder une bonne lecture.

René BRETON

Président de l'UNADEV

VIVRE AVEC TOI de Pierre Maréchal**Premier Prix**

Voilà plus de 23 ans que nous vivons ensemble... et je n'arrive plus à te supporter, va savoir pourquoi... Bon nombre de couples doivent se trouver dans notre situation...

Il m'arrive même de ne plus pouvoir te regarder ni me regarder en face. J'ai pourtant tout essayé, y compris le suicide, manque de chance tu me l'as fait rater, tout comme notre vie. À croire que certaines séparations sont impossibles, vouées à l'échec. Quand je pense qu'il nous arrive encore de faire l'amour, c'est d'ailleurs la seule chose que nous réussissons.

Souviens-toi, je sais que nos débuts n'ont pas été vraiment faciles. Il a fallu nous habituer à vivre ensemble. Remarque, sur ce point-là je ne te reproche rien, quoique tu aurais pu tout de même y mettre un peu du tien – de là à dire que nous avons eu de bons moments ensemble, il ne faut pas exagérer non plus, tu es venue comme ça dans mon monde, dans ma vie, sans prévenir, quel manque de tact. Petit à petit je me suis fait à l'idée de ta présence, un peu trop envahissante par certains côtés, nul n'est parfait, ça je te l'accorde, on sait très bien que la perfection n'existe pas, à part peut-être, excuse-moi ce langage un peu cru, chez « les cons », l'expression « un con parfait » en est l'exemple même.

Tu fais silence en sachant que tu auras le dernier mot ; tu me parais bien sûre de toi. Tu me fais affronter bien des dangers, ton inconscience me sidère. Tiens, rien que l'autre fois en tramway, tu oublies de nous faire descendre au bon endroit, quelle tête en l'air !!! Tout cela manque de sérieux, nous devrions être main dans la main, surtout s'il nous reste à faire encore un bon bout de chemin ensemble. Avec toi les sorties sont plutôt limitées, il faut tout planifier, chronométrer, et au dernier moment tout annuler, je te le dis à nouveau, ce n'est pas drôle de vivre avec toi. J'aimerais te dire « je t'aime » mais il y a certaines circonstances où cela est totalement impossible, ça friserait l'inconscience. Pourtant il m'arrive de me réfugier au creux de toi, surtout lorsque les

autres me font peur. Lorsqu'ils te voient, je ne sais pour quelles raisons, ils nous laissent tranquilles. Ta présence a un côté rassurant, pour moi va sans dire. C'est ce qu'il y a de surprenant dans notre situation. Nous marchons côte à côte tout en nous détestant. Peut-être nous faut-il réapprendre à vivre ensemble. En fait, c'est une continuelle remise en question. Il serait peut-être judicieux de faire « une thérapie de couple », je sais que tu es contre, mais l'équilibre de celui-ci en dépend, et dis-toi bien que nous ne sommes pas les seuls. Tous deux sommes en souffrance, comme une lettre en attente d'être lue, comprise. Ça, je dois admettre qu'il y a des hauts et des bas, les hauts sont très rares, quant aux bas... très, très bas...

Il t'arrive même certaines nuits de me réveiller, une crise d'angoisse par-ci, une déprime par-là, ça devient invivable.

Quant à mes amis n'en parlons pas. Depuis notre rencontre tu les as tous fait fuir. Comprends mon état d'humeur, et surtout d'esprit, à ton avis qui accepterait une telle situation ? Admets que nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble. Si tu prenais le large, de temps en temps, ça me permettrait de respirer, de recharger mes batteries, mais non, tu es là et bien là.

Lorsque cela m'est permis, c'est-à-dire tous les jours, je prie le ciel de me délivrer de toi. Pourquoi m'as-tu choisi ? J'étais bien, avant ton arrivée. Régulièrement il m'arrive de rêver « d'avant », d'avant toi bien sûr. Je revois le sourire des gens, les regards bienveillants, les petits matins qui n'étaient pas sans lendemain, sans oublier les jolies femmes – te rends-tu compte de ce que tu m'enlèves, j'irais même jusqu'à dire que tu outrepasses tes droits. Prenons un exemple au hasard. Pas plus tard qu'hier, à la FNAC, ou chez VIRGIN, je ne sais plus trop, il y avait 50 % de réduction sur les compact-discs, dont un qui m'intéressait particulièrement. Le vendeur m'indique l'endroit où il se trouve, et ne voilà-t-il pas qu'un intéressé me le fauche littéralement sous le nez, et toi tu ne dis rien, sans chercher à l'en empêcher, exactement comme si cela m'était interdit, de quel droit intervient-tu dans mon choix ? Peut-être nous faudrait-il trouver un compromis. N'essaie pas de m'influencer en pleurant dans mes mains, tu ne détiens pas le monopole du chagrin, des larmes, de la tristesse. Parfois je nous en veux d'être dans l'incapacité de faire face au quotidien... Les petits tracas de la vie ne sont pourtant pas insurmontables...

Un jour, j'ai pris une décision. J'ai voulu faire comme si tu n'existais pas. Bien mal m'en a pris, ce n'est pas que tu me manquais, mais ce jour-là je me suis trouvé désemparé,

sans défense et surtout sans protection. Il n'y a pas à dire, ta compagnie me cause bien du tourment. Ah, une dernière chose : on dit que l'amour rend aveugle, mais il rend « con » aussi. Là je parle de l'amour pour mon prochain ou de celui que je porte à moi-même, car il faut être « con » ou alors très malheureux pour m'adresser à toi comme à une femme.

Le temps passe, les jours, les semaines puis les mois, pour enfin arriver à « L'ANNÉE CÉCITÉ », de vouloir bien faire ou mal faire, peu importe.

LE PONT WILSON de Frédéric Collomb-Muret
Deuxième prix

Au commencement était le verbe. Non pas l'ouïe, le toucher, l'odorat ; non pas la vue, mais le verbe, la parole ; et puisque je l'ai, je la garde, Orion que je suis dans ma cécité, qu'aucune forge d'Héphaïstos ne mettra jamais sur le chemin de la miraculeuse guérison. Je l'ai eue pourtant, enfant, cette vue qui aujourd'hui me fait défaut, dans ce XXI^{ème} siècle d'apparences, comme aurait fait défaut l'absence de Zeus au panthéon boiteux de l'Olympe. Je l'ai eue le temps de voir ce qu'il ne fallait pas voir : un père en colère avec une femme qui n'était pas ma mère.

J'ai dû me faire architecte alors ; aveugle pour n'avoir pu, de l'altitude de mes neuf ans, arrêter un coup fatal à mes nerfs optiques ; exilé pour n'avoir pas été cru par une mère - la mienne - trompée. Architecte de mon foyer d'accueil, d'abord. Architecte puisque, privé de la capacité de voir, il devient vital de développer celle de dessiner, mentalement, l'environnement qui est le nôtre, qui prend forme comme autant de cotes, exprimées en pas, remplaçant chaque droite, chaque courbe, qui avant étaient perçues par réflexion de la lumière. Puis architecte de la rue, puis du quartier, et enfin, plus tard, de la ville, qu'on dessine telle que Céline l'opposait à New York, couchée, parce que plus rien n'a de hauteur ; tout ne se présente plus qu'en fonction de la surface plane sur laquelle reposent nos pieds - montez une marche, vous changez de plan : un par strate topographique.

Marion et moi nous sommes rencontrés sur le pont Wilson, Lyon, à quatre-vingt dix-sept pas en partant de sa base sur la rive droite du Rhône.

– Besoin d'aide ? m'apostropha-t-elle.

– D'aide pour ?

– Vous voulez sauter, non ?

– Ai-je l'air si vieux qu'il faille me vouvoyer ?

– Je trouvais inconvenant de tutoyer dans un moment pareil. Veux-tu sauter, monsieur Tu ?

- Jacques... Sera-ce assez haut pour me tuer ?
- C'est suffisamment beau pour en couper l'envie, dit-elle après un instant de réflexion, et, probablement, de contemplation.
- Il y a trop de bruits pour que je puisse entendre ladite beauté. Privés de la vue, nous voudrions que les autres le soient de la parole.
- Jacques voudrait-il être sourd... en plus ?
- Me voici *iloyé* maintenant... J'ai des chances d'être sourd si je saute, non ?
- Tu seras « *il*, virgule, *noyé* », pour sûr. Mais ça n'empêchera pas les gens de parler.
- Je n'aurai plus à les écouter...
- Qu'y a-t-il de si difficile à entendre ? continua-t-elle.
- Connaissez-vous un poème de Rimbaud ? Par coeur j'entends.
- « C'est un coin de verdure où coule une rivière... », hum... non, je ne me rappelle pas la suite.
- Une pièce de Shakespeare ? De Corneille ? Allez, un acte, une scène seulement ?
- Deux ou trois vers... Est-ce ceci qui est difficile à entendre ? Hier les gens écoutaient, plus aujourd'hui, c'est ça ? Plus ici ? Et alors quoi ? Je vais me prendre ma leçon de morale, d'un aveugle réac', d'un œdipe même pas roi ? Tu vas me réciter la *lettre du voyant* ?
- Sais-tu seulement ce que signifie parler ? L'imagines-tu ? Prendre la parole, c'est créer un nouvel espace-temps autour de soi... en disant *hier*, tu positionnes le temps par rapport à ton *aujourd'hui*, en disant *ici*, tu positionnes l'espace. *Je* te place au centre de cet espace, de ce temps, et redéfinit tous les *tu*, *il*, *elle*, *nous*, *vous*, *eux*. Ton *je* fais de moi un *tu*, et des passants un *ils*, et tout change quand un autre prend la parole. Ton *aujourd'hui* ne sera plus jamais le même *aujourd'hui*, et ton *ici* varie à chacun de tes pas. Ceci a toujours été, c'est l'essence de la parole, mais jamais autant que maintenant les gens n'ont fait que parler d'eux. C'est là ce qu'il y a de tragique dans notre époque, chacun ne parle plus que de soi, se crée son espace-temps privé, hermétique, et de *je* en *je* que tous se renvoient sans laisser entrer les *tu*, tout le monde

- se rend aveugle du monde qui n'est pas celui de son *je, moi, mon*. D'eux et moi, l'aveugle n'est pas celui qui le paraît. Il leur faudrait devenir muet pour recouvrer la vue.
- C'est ta raison pour sauter du pont ? dit Marion après bref silence.
- « Celui qui médite vit dans l'obscurité ; celui qui ne médite pas vit dans l'aveuglement. Nous n'avons que le choix du noir », disait Victor Hugo.
- Sais-tu ce que nous avons que les autres animaux n'ont pas ?
- La conscience de la mort ? C'est à moi de recevoir ma leçon de morale ?
- Les cimetières d'éléphants, tu connais ? Crois-tu que nous soyons les seuls à avoir conscience de la mort ? Non, ce que nous avons de différent, c'est que le blanc de nos yeux est visible. Et sais-tu pourquoi il est visible ?
- Je suis tout ouïe.
- Parce qu'au cours de l'évolution, l'homme se civilisant, vivant en communauté, a appris à vivre sans avoir à affronter systématiquement ses congénères, et à ne plus en avoir peur. De là, l'iris a laissé de la place au blanc des yeux, parce qu'il n'est plus fatal de montrer où l'on regarde... de montrer ce que l'on ressent.
- As-tu conscience de parler à un aveugle ?
- Un aveugle qui n'en a pas moins ses yeux, expressifs, quoi que tu en penses, et qui vit toujours, contre les autres plutôt qu'avec.
- ...Allons prendre un café.
- Tu ne veux plus sauter ?
- Je voudrais un café.
- Je t'ai convaincu alors ! s'exclama-t-elle dans un sourire que j'imaginai radieux ; un sourire de vingt ans sans doute, ou guère plus.
- Non, mais ton discours sur le blanc des yeux est intéressant... Sachons-en plus !
- Tant que tu renonces à sauter...

– Qui dit que j'en avais l'intention ?

– Mais ?!...

La dernière image que j'ai vue est celle du poing de mon père s'abattant sur ma tempe ; la dernière que j'ai regardée... la partition que forme la voix de Marion ; car d'architecte, je suis passé musicien, remplaçant le nombre de mes pas par un décompte en alexandrins, couchés sur les portées tracées par la mélodie des mots de mon Aphrodite.

LA FILLE DU CLOWN de Pascale Corde Fayolle**Troisième Prix**

Hop, hop ! Et hop, hop ! Et hop, hop, hop ! Vous m'avez vue ? Ça vous a plu ?

Papa me trouve géniale ; c'est normal, puisque c'est mon papa ! C'est lui qui a choisi mon prénom, fille de vent et de poésie, poussière d'amour, petite fleur née d'un nez rouge et de talons aiguilles : il a inventé « Éolia ». Mon papa, lui, c'est Gilou le clown.

Moi, j'ai de la chance : j'ai une maman voyageuse. Les autres mamans rentrent du travail, cuisinent, repassent beaucoup de linge, se coiffent devant la glace, portent de nouvelles robes, se mettent au régime, et ensuite, s'énervent pour un rien, crient très fort...

Ma maman à moi, elle est partie quand j'avais trois mois et depuis, elle visite le monde, élève des autruches en Inde, cultive des plumes au Tibet, apprend le chinois aux Péruviens, descend cueillir des roses dans les volcans, se baigne dans les lacs du désert hongrois...

Tous les soirs, papa me raconte les aventures de maman pour m'aider à m'endormir. Alors moi, j'ai l'impression de bien la connaître à travers les mots de mon papa. Je sais qu'elle est la plus belle femme de sa vie, encore plus que moi ! Bien sûr, moi, je ne l'ai jamais vue, mais je l'imagine bien dans ma tête... Mon papa, lui, il n'est pas parti ; il est clown.

Bien sûr, tous les enfants pensent qu'ils ont un père extraordinaire. C'est normal, mais c'est parce qu'ils ne connaissent pas mon papa à moi. Lui, il a un don fabuleux : il cultive les rires enfouis. Il connaît des milliers de tours, il efface les soucis, habille les regards de lueurs amusées, balaie les chagrins et drapé les visages de sourires radieux.

C'est lui qui m'a fait découvrir les objets, qui m'a appris à reconnaître les voix, à écouter les couleurs, à percevoir les petits bonheurs qui peuplent l'univers d'une fille de clown.

Il enchante mon quotidien et fleurit mes regards sur le monde. Quand je me contemple dans le cœur de mon papa, je vois une belle princesse aux longs cheveux blonds.

Quand j'étais petite, papa a pris six mois pour apprendre à m'apprendre à lire, à écrire, à compter, à dessiner. Il ne voulait me confier à personne, j'étais sa fille chérie et il savait que lui seul saurait me guider dans mes apprentissages. Alors, moi, je ne vais pas dans une école où il y a d'autres enfants. C'est papa qui me fait classe tous les jours, deux heures le matin et une heure l'après-midi. De temps en temps, une gentille

petite dame toute ronde vient vérifier si mon papa est un bon maître pour moi. Elle est toujours étonnée de mes progrès, elle félicite papa et rit de ses facéties. Mon papa, lui, il pense que je suis une petite fille très intelligente ; c'est normal, c'est mon papa !

Mon papa et moi, nous habitons une toute petite maison visitée de rires et de courants d'air, peuplée d'un incroyable désordre, ventée de drôleries inimaginables. Seules les parures de clown de papa et mes tenues bariolées sont bien alignées sur les cintres. Papa dort dans la cuisine et moi, j'ai la petite chambre pour moi toute seule. Chez nous, il n'y a pas de télé, elle ne servirait à rien, mais nous aimons écouter de la musique, des mélodies douces pour me calmer le soir. Nous n'avons presque pas de meubles. Et puis, un tout petit miroir, à la hauteur de papa pour qu'il puisse se maquiller avant de partir ; moi, je n'en ai pas besoin !

Mon papa m'emmène partout avec lui. Il a inventé un numéro pour nous deux...

Pour commencer, il nous faut une grande foule de badauds. Papa s'approche sur son monocycle, il jongle avec des balles transparentes, offre un nez de clown à une jolie femme, trouve un papillon dans les cheveux d'une petite fille, fait apparaître une rose qu'il lance à une vieille dame, enlève un petit garçon et s'enfuit sur son monocycle en le serrant dans ses bras.

Ensuite, papa dit qu'il a besoin d'une petite fille pour son prochain numéro. Toutes les fillettes crient très fort : « Moi ! Moi ! » Et moi, je fais comme elles. Papa fait semblant de chercher dans la foule, s'approche de l'une ou de l'autre, examine son public et soudain... Il m'aperçoit ! Il crie en me montrant du doigt :

« Tiens ! Je pense que cette petite fille blonde fera très bien l'affaire. Oui, toi, ma chérie... Approche, ma puce. Là, c'est bien. Comment t'appelles-tu ?

– Éolia.

– Comment tu dis ?

– Je te dis que je m'appelle Éolia !

– Quel drôle de nom ! Si j'avais su... Enfin, bon, c'est toi que j'ai choisie... »

Et papa m'attrape par le bras pour me hisser d'un bond. Je me retrouve debout sur ses épaules et je fais semblant d'avoir très peur, je m'accroche à son chapeau de clown. Alors, les gens m'encouragent, me rassurent, m'applaudissent. « Bravo, ma puce, tu es géniale ! » crie Gilou le clown.

Alors, il me donne un cerceau que je fais tourner autour de mes hanches, le plus maladroitement possible, puis de mieux en mieux et de plus en plus vite. Papa remonte sur son monocycle et il pédale et nous tournons ainsi devant la foule ébahie. Chacun retient son souffle et je dois rester très concentrée. Je laisse descendre tout doucement le cerceau qui tourne très vite et c'est là qu'il ne faut pas se tromper : papa enchaîne la

danse avec le cerceau qui arrive sur ses épaules, puis autour de ses hanches... Le public adore !

Quelquefois, papa est appelé très très loin par des spectacles grandioses. Le voyage serait trop long pour moi et je m'ennuierais ; alors, il me confie à sa maman, ma mamie Zoé. C'est une vieille dame, très gentille et toute douce. Mais quand nous arrivons chez elle, elle reproche toujours à papa mes cheveux emmêlés et mes tenues dissonantes.

« Cette petite ne ressemble à rien, mon pauvre Gilou ! »

Dès que papa est parti, elle me lave les cheveux, me coiffe longuement et me fabrique de jolies tresses.

Mais moi, je n'aime pas du tout cette sensation nattée.

Mamie Zoé m'achète de belles tenues, des chemisiers, des robes en velours, des sandales de jeune fille ; je n'ose pas lui dire que je me sens mal à l'aise dans ces nouvelles odeurs.

De temps en temps, ma cousine Léa vient passer quelques jours chez mamie avec moi. Elle me trouve très jolie et joue avec moi comme si j'étais une poupée. Elle se sent responsable de moi et veut tout faire à ma place. À table, c'est elle qui coupe ma viande ; à la salle de bains, c'est elle qui me douche, comme si j'étais encore un tout petit bébé ; dans la rue, elle ne me lâche jamais la main et me raconte tout ce qui se passe. Elle a toujours peur qu'il m'arrive quelque chose et son amour est parfois étouffant. Ma cousine Léa, elle me dit tout et me confie ses chagrins ; elle murmure que je sais écouter comme personne...

Moi, quand je serai grande, je serai clown. Je ferai rire les gens, je leur offrirai des bouquets de bonheur et je sèmerai la joie sur mon passage.

Je sais déjà marcher sur un fil, pédaler sur le monocycle, danser des acrobaties amusantes, attirer les gens par des boutades rigolotes...

Pour jongler, cela a été beaucoup plus long, évidemment. Mais papa m'a trouvé de toutes petites balles multicolores avec des clochettes qui chantent à l'intérieur dès qu'elles bondissent dans les airs.

Papa m'a aussi appris à me maquiller toute seule. Je connais chaque geste, le sens à donner à mes doigts pour appliquer les différentes couches, les expressions à donner à mon visage. Pour les couleurs, c'est facile, chacune a une odeur différente.

Papa dit que je suis une petite fleur de lumière, que mon sourire rayonne tout autour, que le bleu de mes yeux embellit le monde, que ma voix adoucit les chagrins et que je suis un merveilleux poème dans sa vie de clown.

Dès que je m'ennuie, je me raconte des images : un petit papillon tout doux endormi sur les pétales d'une fleur jaune, le beau visage de ma maman, des feux d'artifice illuminant

la mer, des milliers de couleurs fredonnant l'arc-en-ciel, des lueurs joyeuses valsant autour d'un orgue de Barbarie...

Dans ma tête, des silhouettes défilent et des ombres sautillent gaiement.

Mais dans mes yeux, il ne se passe rien. Je vis dans l'obscurité, dans le noir absolu...

C'est comme ça depuis que je suis née...

Papa m'a appris à lire avec mes doigts, à écouter le monde avec mes mains, à organiser mon espace d'après les sons qui dansent autour de moi, à me déplacer d'après mes sensations...

En fait, ce que je regrette le plus, c'est de ne connaître mon papa que par sa voix douce, de ne jamais rencontrer son regard bleu tendre, de ne pouvoir écouter dans ses yeux l'amour infini qu'il me donne...

CHOCOLAT CHAUD de Floriane Olivier

C'était un mardi, en décembre, quand la nuit débarque vite, dans son long manteau de froid. Je pensais à autre chose, au livre que j'avais sûrement dû recevoir ce matin. Je sentais déjà les pages sous mes doigts et l'odeur du papier neuf... J'avais hâte de rentrer. Rien de prévu pour ce soir, sinon un bon chocolat chaud et ce nouveau roman que ma sœur m'avait commandé sur Internet. Pourvu que le facteur n'aie pas fait des siennes, et que le paquet soit bien arrivé !

Je sortais de chez ce docteur, un « homme vraiment charmant », avait dit ma sœur. Je ne sais pas si *charmant* voulait dire qu'il était compétent, ou bien s'il était seulement à son goût. Elle l'avait rencontré en randonnée et elle lui avait parlé de moi. C'était à se demander parfois si je n'étais pas un bon prétexte de drague, pour elle. En tous les cas, avant même de me demander mon avis, elle m'avait déjà fixé un rendez-vous avec lui, et j'allais devoir traverser toute la ville pour rencontrer ce Don Juan des montagnes qui « pourrait peut-être faire quelque chose pour moi ».

J'avais donc pris deux bus, puis demandé ma route à des passants. Je ne connaissais pas du tout le quartier, mais j'avais eu la chance de ne pas m'y perdre à l'aller. Docteur « Rando » revenait d'une formation à l'hôpital de Montréal. Il était très enthousiaste, disait que j'avais tout à fait le profil, que j'avais mes chances, même si l'opération ne réussissait pas toujours. La question était de savoir si j'en avais envie, si je me sentais prêt, et si je n'avais pas peur, dans le pire des cas, d'être confronté à un nouvel échec. Il avait l'air de déjà tout savoir sur moi, c'était embarrassant, même, presque agaçant, un peu comme ces gens qui lisent un livre avant vous, et qui ne peuvent s'empêcher de vous en raconter la fin, alors qu'ils voient très bien que vous n'avez pas terminé le premier chapitre.

Je suis sorti de là et c'était différent des autres rendez-vous. J'avais rencontré beaucoup de spécialistes, qui à chaque fois m'avaient donné envie de croire que c'était possible, que la science avait des solutions, que ma vie allait vraiment pouvoir changer. Je me souviens encore de ces nuits d'insomnie à tourner dans mon lit en imaginant tout ce que j'allais pouvoir faire après l'opération. Je dressais la liste dans ma tête, me voyais déjà au volant d'une Porsche rouge vif à courser la Lamborghini Murcielago de mon cousin. J'aimais la Porsche, parce qu'elle avait ce moteur nerveux de cheval sauvage. Mon cousin se moquait de moi, et disait qu'elle aurait l'air endormie à côté de sa Lamborghini. J'aurais voulu que ces opérations fonctionnent, juste pour lui prouver que j'avais raison.

Cette fois pourtant, j'ai eu l'impression de laisser les belles promesses et l'optimisme de ce charmant docteur sur le portemanteau, en quittant son cabinet. Il y avait comme une sorte de lassitude en moi. Peut-être ce moment où on finit par accepter. Dans la rivière, on ne cherche plus à nager contre le courant, au restaurant, on n'envie plus ce que l'autre a dans son assiette, dans la vie, on se contente de ce qu'on a reçu.

J'ai donc pris le chemin du retour, il pleuvait et je n'avais pas de parapluie. Je marchais vite, oubliant de compter les rues que je dépassais. Je me voyais déjà dans le hall de l'immeuble, devant ma boîte aux lettres. Quel idiot, je n'ai pas tourné au bon endroit ! Le temps de m'en rendre compte et de revenir en arrière, le bus était déjà passé.

J'ai essayé de savoir à quelle heure arrivait le prochain, puis j'ai maudit les compagnies de bus qui placardent leurs horaires derrière des vitres. Heureusement j'ai entendu quelqu'un passer par là : « Excusez-moi, j'ai raté le bus 42. Dans combien de temps passe le prochain, s'il vous plaît? ». Pas de chance, c'était le dernier bus. « Vous devriez prendre le métro, il vous déposera tout près de chez vous », m'a conseillé l'homme, après avoir entendu où j'allais.

Le métro. J'ai dit que c'était une bonne idée. L'homme m'a accompagné jusqu'à l'entrée, m'a demandé si j'avais besoin d'aide pour le ticket, etc... « Non merci, ça ira très bien. Merci beaucoup ». *Merci, merci, merci.* Je détestais ce mot. J'étais toujours en train de remercier tout le monde. Merci de m'indiquer la route, merci de m'aider à traverser, merci d'ouvrir les portes sur mon chemin, merci pour la place dans le bus, merci pour les courses, et la bonne marque de biscuits au chocolat. Parfois je voudrais que les gens me disent « Merci d'être le cas sur mille des statistiques ».

L'homme est parti, et je me suis retrouvé là, debout, à écouter le bruit de l'escalator tout près. Il allait falloir que j'y pose le pied, et que j'enjambe la dernière marche au bon moment. Je ne savais même pas combien de temps durait la descente. J'avais peur de tomber. Peur qu'on me regarde, encore. Il continuait à pleuvoir, et je sentais les gens se faufiler devant moi en se pressant sur le monstre roulant. Je faisais comme si je cherchais quelque chose dans ma poche pour qu'on ne me propose pas de m'aider.

Je n'avais jamais pris le métro. J'avais peur de descendre là-dedans, peur de ces escalators que même les gosses dévalent en courant. Peur de ces distributeurs automatiques qui crachent leurs tickets, tous différents pour un trajet ou pour dix, pour un jour ou un mois. Peur de ces quais à découvert, où un faux pas vous précipite sur la voie, peur d'être bousculé, écrasé au milieu de tous ces gens pressés de rentrer chez eux. Peur que les stations ne soient pas annoncées à l'avance, peur de rester coincé là-dessous et de ne jamais retrouver mon appartement et ce nouveau roman. J'étais terrifié. Peur du métro. La honte.

C'était un mardi, je me demandais si je ne me tenais pas juste sous une gouttière tellement il pleuvait fort. Et puis j'ai entendu cette voix, entre la fureur des gouttes et le vrombissement de l'escalator. Elle venait de derrière et se rapprochait de moi. Il y a eu tous ces frissons qui m'ont couru sur le dos, et ce n'était plus à cause du froid. C'était une femme et elle chantait. Je n'avais jamais entendu quelqu'un chanter comme ça. Je ne comprenais pas les paroles, les mots venaient d'ailleurs, mais j'avais l'impression de percevoir quelque chose qui m'était tellement familier. Les notes lancinantes, et soudain, un rythme endiablé, et des fins de phrases qui claquaient comme la violence de l'orage qui a retenu trop longtemps sa colère. Il y avait dans cette chanson à la fois tant de tristesse et de volonté. Je me suis retourné pour mieux l'écouter. Elle était toute proche. Et c'est alors que j'ai entendu cet autre bruit que je connaissais si bien. Le bout d'une canne qui court sur les pavés et qui heurte quelque chose. Quand sa canne a rencontré la mienne, la femme s'est arrêtée de chanter. Et puis, un enfant a parlé, tout près : « Maman ! C'est comme ça qu'on dit bonjour, en aveugle? »

C'était un mardi, j'ai pris le métro pour la première fois. Je tenais ma canne, d'une main, et les doigts d'un petit garçon, de l'autre. Ce soir-là, je ne suis pas rentré seul à la maison. J'ai pris une casserole plus grande, pour faire chauffer le lait. Les voitures de collection sur l'étagère du salon ont beaucoup plu à Dimitri. Et pendant qu'il jouait avec, mes doigts parcouraient les pages de mon nouveau livre. Parfois, ma main dérapait un peu, comme attirée par une autre main qui suivait plus loin le relief des pages. Alors Sophia riait, et sa voix avait un goût de chocolat chaud.

DE L'AUTRE COTÉ de Gilles Furtoss

Lorsque le si bémol ou presque du réveil a frappé et que j'ai ouvert les yeux, le bras droit en extension tapotant la surface supérieure de l'appareil à la recherche du bouton d'arrêt, il était sept heures. Les chiffres se détachaient, rouges sur fond noir, au milieu de la délicieuse brume matinale qui nimbait encore ma vision.

J'ai sursauté.

Effaré et affairé, tout occupé au milieu de ma surprise à tenter d'éteindre à tâtons ce gémissement continu et synthétique. J'ai tour à tour allumé la radio qui, comme je n'avais pas réglé les fréquences, s'est mise à émettre un crachotement de plus en plus intense, suivant dans sa progression celle de mon doigt qui dans le mauvais sens travaillait le bouton de volume, passé en revue les différentes bandes hertziennes, tapé du poing puis du plat de la main dans l'espoir de couvrir une surface plus large puis, en désespoir de cause, tiré violement l'appareil vers moi pour le débrancher et faire cesser ce vacarme, au risque à ce stade assumé d'arracher à l'autre extrémité la totalité de la prise électrique.

J'étais en rogne, en un temps record mis dans un pétard du diable bien que je sache qu'il en est toujours ainsi avec les nouvelles acquisitions. Le temps que mon corps s'y fasse, intègre leurs différentes spécificités et particularités pour les faire chair, sang, et tomber pile sur le bouton, quel que soit son état et sa position.

Je tenais à présent le réveil à deux mains, cherchant à nouveau à identifier du bout des doigts ses contours et les aspérités fonctionnelles qui le recouvraient, machinalement. Je respirais profondément aussi, essayais de me calmer à l'aide d'une respiration taoïste basée sur l'expiration forcée qu'un de mes clients, pratiquant assidu et passionné, m'avait enseignée afin de « désengorger » mes sphères sensorielles en général et, dans le cas présent, auditive en particulier.

Je suis resté ainsi un bon moment, soufflant avec rage, jusqu'à ce que les chiffres rouges sur fond noir me reviennent brusquement en mémoire et que mes yeux comme d'eux-mêmes et automatiquement, répondant à ce stimulus lointain aux allures de réminiscence, ne s'ouvrent sur l'appareil que j'avais entre les mains. Ils avaient disparu, bien entendu, mais le cadran que j'avais devant moi était bien noir comme le liseré qui serpentait sur la surface gris métallisé de la coque rectangulaire et les boutons, de différentes formes, diamètres et épaisseurs, chacun affublé d'une fine légende noire elle aussi servant à identifier sa fonction.

J'étais ébahi, mais en même temps je trouvais tout cela parfaitement normal. Je découvrais ce réveil sous un angle inédit, de visu, mais je pouvais en même temps le décrire dans les termes appropriés sans aucune gêne ni hésitation, enfilant les uns après les autres et avec naturel les qualificatifs géométriques et les adjectifs de couleurs pour tresser sa description visuelle précise, comme si ce monde n'avait cessé de m'appartenir. Je me suis penché, le torse hors du lit, afin de vérifier si la prise électrique n'avait pas trop souffert de mon accès d'impuissance. Elle semblait indemne, dans son cocon blanc, blottie derrière ma table de nuit en formica beige, tout comme le fil de branchement de l'appareil, que j'eus l'idée de vérifier aussi.

Je me suis levé d'un bond. J'étais comme ivre. Ivre de repères, de souplesse de déplacement, de perspective, de possibilité de description. J'étais chez moi, enfin. Je pouvais à présent prendre pleine possession des lieux, lancer la cafetière et mettre la table du petit déjeuner tout en choisissant d'un coup d'œil mes habits du jour, assortis comme mon corps à la vitesse qu'il redéployait brusquement dans ses déplacements à travers les pièces, en chaussettes glissant sur le carrelage d'une place à une autre, anticipant ses points de chute et les différents obstacles domestiques avec l'agilité d'un singe, grisé comme l'est celui d'un enfant dans l'emprise qu'il déploie progressivement sur son espace vital. Je riais, j'accompagnais chaque dérapage d'un « Yiiiiouuu ! » tonitruant. J'aurais pu m'amuser comme cela toute la matinée encore, toute la journée peut-être, mais il ne fallait pas que je traîne : mon premier accord était à neuf heures et j'avais à traverser la moitié de la ville.

J'ai voulu vérifier que je n'étais pas en retard mais impossible, je me suis aperçu avec surprise et agacement que je n'avais aucune pendule accrochée au mur. Pas d'horloge, quelle stupidité, et mon réveil que j'avais bêtement débranché ! Il me faudrait arranger ça au plus vite. J'ai fini d'une traite mon mug de café noir, pris à la volée mon sac de travail, mes lunettes noires d'invalides et mes clefs sur l'étrange et ce matin surprenante petite table de bois clair de l'entrée, et foncé prendre mon bus.

Lorsque Monsieur Grodin a ouvert la porte, il portait un pyjama de soie mauve traversé de rayures verticales blanches. Il m'a regardé avec un drôle d'air à travers ses gros yeux encore bouffis de sommeil, entre étonnement et effroi. « Monsieur Terrier ?! » il a demandé. « Mais il n'est que huit heures et quart, vous êtes diablement en avance et qu'avez-vous fait... » Huit heures et quart ! Quand je disais qu'il fallait que je m'achète une pendule ! Et puis le trajet avait été plus aisé qu'à l'ordinaire, je m'en étais fait confusément la réflexion lorsque je parcourais les couloirs bondés du métro, évitant doucement tous ces corps comme dans un canevas géant enchevêtrés dans la même contrainte matinale, les uns contre les autres se pressant sur les quais et dans les

wagons sous la poussée du temps et la succession mécanique des rames. « ...de votre canne ? »

Un peu essoufflé après avoir monté les trois étages d'escaliers quatre à quatre, il m'a fallu quelques secondes pour réaliser. Que j'avais mes lunettes devant les yeux - ce qui respectait les apparences – et que l'énorme figure de sieur Grodin, flasque dans son ensemble et nettement disgracieuse sous la poussée gravitationnelle de ses bajoues de Saint-Hubert, surprenante sous cet angle parce que diamétralement opposée en cela à la résonnance que donnait d'elle la petite voix fluette et légèrement rauque qui s'en échappait, trahissait une interrogation profonde qui dépassait la simple surprise. Ses yeux globuleux, agités maintenant de cillements ininterrompus, me fixaient avec une telle intensité que, mal à l'aise malgré mes verres fumés, j'ai dû mettre mes mains en écran, à la manière d'un joueur de colin-maillard cherchant à assurer sa progression. « Impossible de mettre la main dessus ce matin... Je ne comprends pas... Pour l'heure... » Monsieur Grodin en a saisi une et, alors d'une physionomie plus compatissante et compréhensive, m'a gentiment guidé à l'intérieur.

Le demi-queue laqué noir trônait au milieu d'une grande pièce lumineuse et entourée de grandes baies vitrées qui offraient une vue magnifique sur les quais et un bon quart de la ville. La clarté matinale réveillait doucement les ferrures de cuivre des meubles de bois noir précieux et exotiques ainsi que les reflets de la table basse en verre, pendant tout naturel du canapé de cuir jaune à appuie-tête inclinable recouvert d'un plaid de soie aux motifs tribaux, et dont le soubassement servait de refuge aux livres d'art en cours de consultation. Deux grosses bibliothèques de bois fauve encadraient un énorme écran plasma situé en face du canapé et dont le liseré en marqueterie rappelait subtilement la teinte du parquet flottant, assez sombre mais illuminée par endroits par de petits tapis persans aux couleurs vives. À côté de moi, juste à ma gauche, une chaîne haute définition était encadrée par deux baffles fins à support conique et trois tours de CD en merisier pâle.

J'étais assis au piano, ma clef d'accord à la main, submergé par la richesse des lumières et des lignes, par cet intérieur subtilement agencé comme le bien-être dont il était gros, le bonheur et la douceur de vivre qu'il promettait. Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi, incapable de faire un geste, imaginant le crépuscule tomber sur la pièce dont la lumière serait retravaillée alors par des éclairages savamment dosés, de biais, redonnant une vie autre aux choses et aux couleurs, plus intime, plus proche d'une sérénité tout intérieure.

« Monsieur Terrier ? Tout va bien ? »

« Oui, oui, bien sûr. » Et je me suis mis au travail. Mais impossible de le mener à bien. Je n'entendais plus rien. Mon audition était entièrement parasitée par la violence de mes dernières impressions visuelles, le clavier lui-même me renvoyait des reflets d'ivoire qui perturbaient ma compréhension du son. J'étais poussé par une force instinctive à ne plus localiser les notes que visuellement, le long de l'échelle des touches bicolores. Je ne les différenciais plus par leur texture sonore propre. Tous mes repères se trouvaient brusquement chamboulés. J'ai bien essayé de fermer les yeux, de retrouver mon état antérieur mais par fulgurances me parcouraient les lignes de fuites et les espaces cossus de cet intérieur puis, comme pris dans une comparaison automatique, ceux plus pauvres et tristes de mon propre appartement et en fin de compte de ma propre vie. J'ai tourné ma clef dans tous les sens, butant sur chaque intervalle sous l'œil perplexe de mon client et il était plus de onze heures à la pendule triangulaire qui faisait face à une gravure représentant Rostropovitch jouant les suites de Bach devant le mur en ruines de Berlin lorsque je me suis fait raccompagner à la porte en assurant Monsieur Grodin que non, ce n'était pas la peine qu'il me ramène, que je pouvais très bien rentrer tout seul sans ma canne.

C'est la troisième fois de la journée que le téléphone sonne et que sur l'écran s'affiche le numéro de la banque. « Faire le point », c'est à chaque fois ce qu'il me dit pour gentiment me convaincre de venir jusque dans son bureau, dans sa nasse. Faire le point ! Le point sur quoi ? Sur le gouffre dans lequel depuis ce jour je me suis enfoncé ? Sur mon désir de vivre un peu après des années entières de tunnel sans possibilité de rémission, amputé de la face visible du monde comme on peut l'être d'un membre, claudiquant, dans la vie alors étranger, contraint de survivre au prix d'efforts constants et toujours inutiles face à l'écueil infranchissable de la normalité ?

J'attends les huissiers. Ils m'ont prévenu par lettre, comme je ne réponds plus au téléphone, qu'ils allaient les envoyer saisir. J'ai pourtant travaillé plus, pour gagner plus, fait des heures supplémentaires et des accords au noir, à droite à gauche, de part et d'autre de la ville, mis à profit la vitesse redécouverte de mon corps pour la constater bornée elle aussi, incapable de satisfaire la violence dévorante de mon appétit visuel naissant.

La pendule quadrangulaire aux lignes épurées achetée directement en sortant de chez Monsieur Grodin et située aujourd'hui au-dessus de mon tout nouvel écran plasma HD marque sept heures. Je les attends tous les jours maintenant, au bout d'une nuit presque blanche, après avoir somnolé quelques minutes sur mon sofa de cuir rouge recouvert d'un plaid de soie noire, interprétant dans le sens de leur arrivée chaque nouveau bruit sur le palier, ceux d'un immeuble entier qui s'ébroue après

l'engourdissement de la nuit. Mes yeux rougis de fatigue glissent mécaniquement sur la moquette aux teintes pourpres et chaleureuses jusqu'aux boiseries fauves veinées de noir de ma bibliothèque, encadrées de dessins aux fuseaux dénichés à prix d'or chez le brocanteur de la rue Saint-Marc. Un petit meuble à partitions plein à craquer style dix-neuvième en bois noir leur fait face, harmonisant, par-dessus le quart de queue aux reflets brillants, la mélodie des teintes. Sur le comptoir de ma nouvelle cuisine high tech aux accents métallisés trônent une collection de bibelots et de contenants en verre bleus, de toutes formes et de toutes tailles, en attente d'une vitrine digne d'eux, ainsi qu'un gros classeur de cuir beige, ordonnateur de mes dépenses, devenu réceptacle de mes multiples crédits et impayés.

Je ferme les yeux. Le visage de Monsieur Grodin se dessine, canin, au milieu de son salon et de mes tours de clefs désordonnés, mon oreille butant sur chaque note dans l'obscurité auditive des impressions visuelles fulgurantes et mêlées, incapable de se sortir de ce si bémol pas vraiment bémol qui retentit à son seuil sans discontinuer et sans broncher sous mes tours de clefs successifs, rectiligne et immuable, reprenant un court instant son souffle avant de retentir à nouveau au milieu de mon salon et d'emballer la pulsation cardiaque, réveillé en sursaut et paniqué de les savoir à la porte, le doigt sur la sonnette, prêts à entrer et à tout me reprendre sans que je puisse faire le moindre geste, prisonnier de mon sofa à appuie-tête inclinable, les membres muets et la gorge sèche.

J'ai mis un moment à éteindre le réveil. C'est toujours comme ça avec les nouvelles acquisitions, le temps que le corps s'y fasse, intègre leurs différentes spécificités et particularités pour les faire chair, sang, et tomber pile sur le bon bouton, quel que soit son état et sa position. La sonnerie joue un si bémol, ou presque. Mes draps sont trempés de sueur, mon dos est courbaturé et mes yeux me brûlent derrière leur écran noir, deux taches énormes qui depuis l'enfance ont grignoté malgré les fonds d'œil à la chaîne, du voilé au flou et jusqu'à l'opacité de leur texture propre pour ne plus laisser filtrer depuis trois dizaines d'années maintenant que de fines bandes lumineuses à certaines de leurs extrémités.

Je ne sais pas quelle heure il peut être, il me semble que le réveil a sonné longtemps et il ne faut pas que je traîne : mon premier accord est à neuf heures et j'ai à traverser la moitié de la ville.

DESTIN AU GRATAGE de Goutelle Clément

Je me suis déjà rendormi trois ou quatre fois. À coup sûr je vais être crevé toute la journée. Je reste allongé un moment, pensif. Si j'avais encore la vue, je pourrais dire que je regarde le plafond, mais je ne peux que l'imaginer. Un crépi sali par les années, un blanc grisonnant au fil des ans. Il paraît que les aveugles de naissance s'imaginent un monde tout en couleurs. D'un côté je crois que c'est Gilbert Montagné qui avait dit ça, alors bon. Sans n'avoir jamais vu une couleur peut-on vraiment dire que l'on voit un monde magique et multicolore ? Je ne m'en souviens plus parfaitement mais je sais ce que sont le monde et ses couleurs. Et j'essaie de me souvenir de tout ce que je ne vois pas. Rien n'est facile pour moi. Chaque action me demande temps, minutie et application. Je ne peux pas flâner en sifflotant, le cœur léger. Je marche toujours avec concentration.

Je quitte enfin mon lit. Je me mets sur mes deux pattes et avance direction la fenêtre. J'ouvre les volets. J'attends quelques secondes. La chaleur me vient. Je sens mon visage ébloui par le soleil. Je prendrai un pull quand même, on ne sait jamais. J'attrape ma meilleure amie. Elle ne m'a plus quitté depuis mes neuf ans, ma canne. Hélas mon meilleur ami n'est plus de ce monde. Je l'avais nommé Mina. Un prénom qui m'apportait un peu de féminité dans ma journée. Mon labrador était la paire d'yeux et la femme que je n'aurai jamais.

Aujourd'hui c'est banane et un carré de chocolat en guise de petit déjeuner. Pas de douche. Je ne vais rencontrer personne, et il fait chaud. Non, je la prendrai demain. Vous avez déjà pris une douche les yeux fermés ? Essayez, c'est l'enfer. Bon l'hygiène, ça me connaît, alors brossage de dents indispensable avant départ.

Je n'ai pas d'ascenseur. C'est stupide mais j'ai trop peur de changer d'appartement et de perdre tous mes repères. Rien de pire pour un non-voyant que le changement. Oui, pire que les marches. Une fois dehors, le bruit m'agresse. Il me guide, mais dans cette ville c'est l'enfer. J'entends le tramway au loin. Je pourrais l'avoir en accélérant le pas, mais je ne suis pas pressé. Je prendrai le prochain. Un chauffard klaxonne dans la rue perpendiculaire. Je rêve alors de campagne. Sortir et entendre chanter les oiseaux, être réveillé par un coq. Je me demande souvent ce que je fais encore là. Et malheureusement j'ai la réponse : la hantise du changement. Où aller et comment ?

Un abruti d'une trentaine d'années veut m'aider à traverser, je refuse. Je la connais par cœur cette maudite rue. Ça lui aurait fait une anecdote à raconter à ses amis pour

montrer comme il est gentil, serviable et sa vie trépidante. Tu veux être bon, et bien trace ta route. Non mieux, donne-moi de ton temps, mais ça, c'est trop demander. La seule chose que je voudrais c'est quelqu'un qui m'emmène dans la nature, me fasse découvrir des chants d'oiseaux inconnus, un beuglement oublié. Je veux partir. J'ai bien une destination, mais la seule à ma portée est sans retour. Et pour l'instant je ne suis pas prêt. On dit que la vie est belle. Peut-être ? J'attends de voir. Je ne veux pas griller ma cartouche, on ne sait jamais.

J'entends une foule au loin. Ce brouhaha m'indique que l'on est un jour de marché. On doit être vendredi. Je n'aime pas traverser la place ce jour-là, trop imprévisible. J'en profite pour tourner sur la gauche. Je fais un détour pour passer devant le fleuriste de la rue Mendès-France. Le mélange des senteurs se transforme en un arôme exquis qui s'éternise sous ma langue pour mon plus grand bonheur. Maintenant, j'avance direction mon buraliste. Je m'y rends tous les jours pour un petit jeu avec Yves le patron. Je ne vais pas me prendre le journal non plus. Le goût-parfum pollen se dissipe peu à peu sous les coups de butoir des gaz d'échappement.

Je pousse la porte. « Ah, j'ai cru que tu ne viendrais pas. Pas matinal aujourd'hui », dit Yves pour accompagner mon entrée. Je réponds d'une fausse gaieté : « C'est un signe, on va être riche aujourd'hui. » Chaque matin je viens lui prendre un Millionnaire et deux Morpions. Il me dit si j'ai gagné, et si je touche le gros lot, on partage. De toute façon, moi... ça m'occupe plus qu'autre chose. Je crois que lui aussi.

Je m'applique pour bien gratter ma case. Je n'attends rien. « Ah, rien pour le premier ». Je recommence. « Pas plus de chance avec ce deuxième Morpion. C'est le Millionnaire qui t'intéresse, toi, hein », dit Yves pour me faire sourire. Je gratte. « Attention tu dépasses. » Je m'applique. J'en tirerais la langue. Deux individus entrent bruyamment : « Donne-moi ta caisse enculé. Et toi, tire-toi ! » La dernière phrase s'adressant à moi, terrifié, je m'écarte doucement. Trop, au goût du braqueur qui me fait gicler d'un coup sec. Je m'affale de tout mon long. Yves la voix tremblante : « Ne faites rien, je vous donne tout. » Je sens bien qu'un des deux abrutis s'approche de moi. « Regarde-moi ça, un aveugle. Alors ça c'est du bol. » L'autre rit beaucoup moins : « T'as que ça dans ta caisse. Ne te fous pas de ma gueule ou je te bute. » Yves répond : « Je n'ai que ça. Je ne vous fais pas marcher. » Je reçois un coup sec dans le bide. La douleur couplée à la panique, j'ai du mal à respirer. Mon petit protégé dit alors : « File-nous plus ou on s'acharne sur l'infirme. » Un deuxième coup vient me frapper l'estomac. La surprise rend les coups d'autant plus douloureux. Je dis alors : « Donne-leur les jeux à gratter ! » Mon petit camarade de baston vante mes mérites : « Eh, pas con l'aveugle », avant que

son acolyte ne dise : « File-nous tout, et vite ! » Yves s'exécute, et nos deux flèches déguerpissent en hâte.

Rien de cassé. Après avoir servi de témoin oculaire ou presque à la police, je m'en vais doucement. Je sors de mon plaisir quotidien le bide en compote. Un peu abasourdi j'avance dans une rue que je ne connais pas. Ce n'est pas grave je demanderai mon chemin. L'inconnu ne m'effraie pas tant. Je marche sur quelque chose de mou. Peu à peu mon nez est pris par une violente odeur de merde. À haute voix je m'insurge : « C'est décidé, je me tire à la campagne ! »

ÉCOUTE-MOI QUAND JE TE REGARDE de Robert Serge

La remplaçante est entrée dans la salle, a tracé en silence six - sept mots au tableau blanc, et débuté son cours pile à l'instant où Monsieur Verseau s'était arrêté avant son congé maladie : les faillites et banqueroutes. Puis, après avoir consulté un registre, elle m'a demandé le devoir que je devais remettre à son prédécesseur, en théorie aujourd'hui.

– Volontiers Madame, mais pas aujourd'hui : pour moi, on dit à l'anuitd'hui.

Les copains sont habitués mais ça les fait pouffer quand même ; je les entends derrière moi qui gloussent, la majorité discrètement, quelques-uns carrément.

Ce sont surtout les débuts, les approches qui me plaisent : je hume, palpe la confusion, ausculte la gêne voire la répulsion avant que le vernis de la civilisation, de l'honnête et prévisible compassion recouvre le malaise à l'étouffer. Les réactions sont encore brutes de décoffrage, tu les vois arriver et tu savoures – parfaitement, tu le vois.

Alors j'en rajoute un peu, forcément. Pour ça, le coup du « à l'anuitd'hui » reste un de mes classiques. Est-ce de la provocation ? Si on veut. Mais il faut bien faire bouger ton vis-à-vis, sinon comment veux-tu le comprendre, le tester, si tu ne vois pas son sourire, ses yeux qui se plissent, les imperceptibles expressions qui rident ses pommettes, si tu ne vois pas les nuances, les indices que son corps apporte à sa parole ; comment parler à un voyant quand toi-même ne l'es pas ?

Grâce aux perceptions décuplées du pauvre naveugle qui blablabla développe formignangnan-dablement ses autres sens, je sais qu'elle descend de l'estrade, marche vers moi, qu'elle se parfume avec une essence aux tons vétiver, porte un tissu ample, et progresse maintenant dans l'axe du rayon de soleil qui à cette heure, traverse la salle de part en part. Ça doit être joli, sur sa robe jaune paille. Non, pour la couleur, je plaisante. Mais la robe, sûr : je l'ai entendue voleter tout en légère viscosité ou cotonnade aérienne sur ses jambes.

Je lui tends, bras dans l'alignement des épaules et pile au moment où elle arrive à droite de ma table, le pensum de comptabilité analytique – extrait sans hésiter du troisième volet de ma sacoche – finalisé jusqu'à son alinéa depuis deux jours.

– Merci, jeune homme. Je verrai ça à la maison tranquillement.

– Vous le verrez, dites-vous ?

Les élèves rient autour mais en mode discret, retenu. Jeanne, derrière moi sur la droite, cette fois ne nous sort pas son hennissement de jument hystérique, son fabuleux bon

rire qui entraîne toujours celui de la classe tellement il est incongru, jaillissant, fracassant, d'une poitrine pourtant bien menue.

– Parfaitement, je le verrai, au sens de : je l'étudierai. Et regardez-moi quand je vous parle.

Jeanne a doucement émis un petit rire flûté parfaitement hors de propos, et totalement décalé par rapport à ses tonitruants éclats. D'ailleurs, Hervé non plus ne suit pas. Assis à ma gauche comme à l'accoutumée, il n'a même pas bronché alors que d'habitude, il ponctue toutes mes saillies de ses retentissantes claques de joie sur la table. Cette fois, rien.

Ordinairement, je suis plutôt à l'origine des perturbations, certes toujours à la limite du souk et du bon goût ; mais « je fais ce que je veux, j'ai pas mes yeux ». Ce matin, le trouble naît mais je le constate, sans y être pour rien.

Il est diffus dans l'air, dans le rayon de soleil froid qui traverse la classe ; il est calme, serein presque et vibrant doucement, insidieux mais sobrement là. Je le sens, éthéré et spectral, s'appesantir mollement sur les chaises et les tables, enrobant indolent le tableau, frôlant les chevelures des humains pour se glisser sur les tables, se défilier entre les trousses, ramper sur les plinthes autour de la classe, puis se lover subreptice autour des pieds des meubles, me caresser le front en ombre indifférente pour enfin s'étaler languide sur les carreaux frais, épousant en brume ouatée les contours des chevilles des vivants.

Bref, y'a un truc qui coince.

Les élèves, sans qu'ils le sachent – moi je sais – respirent moins fort. C'est un lent souffle d'attente partagée, pas d'effroi, pas même d'inquiétude. De l'attente, de la curiosité. Les deux mêlées, comme une calme définition chuintée du suspense scolaire. La remplaçante reprend sa phrase.

– Je fais l'effort de venir jusqu'à vous pour vous prendre votre devoir des mains, en retour daignez tourner la tête vers moi quand je vous parle : vous êtes aveugle, pas paralysé du cou.

Elle m'a parlé aimablement, sans inflexions autoritaires ; c'est posé comme axiome de géométrie, doux à l'oreille, et ne souffre pas la contradiction. Voix jeune pourtant, de bonnes modulations, le volume à peine poussé, mais de la belle voix ; elle doit porter sa tête droite, avoir un torse bien proportionné, peut-être même de jolis seins.

Elle est à cinquante centimètres, si je tends la main je peux même lui toucher une cuisse, si jamais j'essaie. Mais je l'ai bien entendue : j'essaie pas. C'est vite vu.

Elle saisit mon devoir, m'adresse un merci équilibré, deux syllabes fermes et gentilles, je dirais... roses. Praline, des syllabes praline, voilà. Et puis elle s'en retourne, en

bouffée discrète d'un reflet naturel de sueur cannelle sous le vétiver, vers son estrade de bois résonant, gong sec improvisé sous ses petits talons durs.

Ah, ça change de Monsieur Verseau et de ses préoccupations oratoires, de sa hantise de heurter le petit infirme en prononçant un mot de travers ! À vingt-deux ans, c'est la première fois qu'un prof me houspille d'entrée de jeu, et il faut que ce soit une jeunette à voix rose. Il va falloir remettre les pendules à l'heure vite fait !

– Madame ?

– Oui, jeune homme ?

– Madame, je suis dans cette école depuis un an maintenant, et j'ai tenu à ce que mon handicap ne soit pas pris en considération. Je suis sorti par la grande porte de l'Institut pour Jeunes Aveugles, j'ai voulu être un élève comme les autres, et ça prend du temps mais j'y arrive, parce que j'ai décidé, c'est comme ça et pas autrement. Seulement, vous avez vu que...

– Oui, j'ai vu, je ne vois que ça et vous commencez à m'ennuyer.

– Pardon !?

Normalement les potes auraient dû gueuler avec moi, prendre ma défense, monter la barricade autour du fortin, déployer les chevaux-de-frise devant la tranchée, en fiers fantassins regroupés autour de ma canne dressée, blanche comme un panache ! Là, rien, pas un mot.

Traîtres. Elle doit être vraiment belle.

– Oui, jeune homme. Vous avez tenu à suivre une scolarité normale ? Fort bien. J'ai consulté votre dossier : chapeau, vous vous en sortez plutôt bien. Mais il est noté en marge que vous jouez un peu trop à l'aveugle de service, de temps en temps. Alors je vais faire simple, car le programme a pris une semaine de retard et on ne va pas y passer le semestre. Avec moi, choisissez, et vite. Vous serez soit un aveugle qui joue à l'étudiant, soit un étudiant – au passage, aveugle.

Les autres l'écoutent et pas un, pas une pour l'interrompre ! Pour les mecs, je comprends, elle doit être fichtrement jolie puisque moi, je le vois d'ici. Oui, je le vois parfaitement. Mais les filles, mon amical trio, Clémentine, Jeanne, Elizabeth, mes trois anges gardiens, mes labradors à soutien-gorge ? Pas un mot, rien ! C'est quoi son truc, à la nouvelle, pour bâillonner mes teigneuses adorées ?

– Vous m'entendez, jeune homme ? Vos tympans fonctionnent, eux ?

Et en plus elle les fait rire ! Mais oui, ils, elles, tous se marrent ! Lâcheurs, traîtresses ! Une jeunesse dans une robe décolletée (je suis sûr qu'elle est décolletée, pas possible autrement), et plus personne avec moi. Ah, je les retiens, les potes ! Faux jetons ! Déserteurs !

– Mes oreilles vont bien, Madame. Je serai donc : en colonne Débit, étudiant à 100 % ; et en Crédit, aveugle au même pourcentage, mais écrit plus petit. Le bilan est déséquilibré, et je ne vous avais pas attendue pour...

– Fort bien ! Je perds un aveugle, et je gagne un étudiant. Ces bases étant posées, reprenons le cours où je l'ai interrompu, à savoir au moment passionnant entre tous où le plan comptable peut devenir un piège pour ses utilisateurs, dès lors que le syndic de faillite a entamé...

Comme un Annapurna à gravir au soleil rougeoyant, sans peur, sans yeux et sans guide, j'ai aujourd'hui – oh oui, aujourd'hui – mon unique défi pour la vie, irréaliste ô combien mais définitif, exquis, coruscant, et pour tout dire : praline ?

De surcroît, Clémentine, candide, disperse en vent coulis les ultimes particules adolescentes de mon personnage passé ; elle me lit en chuchotis les mots que la remplaçante avait inscrits au tableau à son arrivée, cet effluve subtil de feutre délétère, furtif et majuscule :

MADemoiselle MYLÈNE JUILLET – PROFESSEUR DE COMPTABILITÉ –
SOURDE

Mylène de vétiver, cannelle et paille, je t'aime. Et tu ne le sais pas encore, mais tu m'aimeras.

Mylène, nous nous aimons, tu m'entends ?!

Tu ne me crois pas ? Tu vas voir !

ELLE ET LUI de Virginie Boyer

Je le regarde. Lui, Louis, mon amour. Il ne me voit pas. Il sait que je suis là, à quelques mètres de lui. Mais il ne me voit plus depuis longtemps. Depuis cet accident, qui lui a ravi la vue, changé nos vies et forgé l'amour qui nous lie l'un à l'autre. Pendant un temps, je l'observe. Il se détend avec Lui, sur qui Elle est appuyée. « Lui » et « Elle ». Nous les avons adoptés peu après l'accident, et il les a affublés de ces surnoms affectivement anonymes. Au fil du temps, ils avaient pris leur place dans notre vie, jusqu'à en devenir des composants immuables.

Avant, il travaillait. Je restais. Je m'occupais de tout dans la maison pour savourer chaque seconde passée avec lui à son retour. Il appréciait mes efforts à leur juste valeur et me rendait généreusement l'amour que je lui portais. Maintenant, je travaille. Il reste, bien souvent enchaîné à la maison et ses alentours par la force des choses.

Lui. Ses rires et ses chants résonneront à jamais entre les murs de notre maison. Pourtant, avant que nous l'adoptions, il n'avait jamais fait sortir un seul son de sa gorge. Il avait sûrement pleuré le jour de sa naissance, mais après... il semblait avoir attendu. Attendu d'être adopté, attendu quelqu'un, qui le libérerait. Dès son arrivée, Louis s'était attelé à le faire parler. Louis aimait tant entendre sa voix qu'il lui avait appris toutes les choses qu'il fût possible de dire : histoires d'ici et d'ailleurs, poèmes mélodiques, chants enchanteurs ou simples chants d'oiseaux... Tout. Tout ce qui pouvait susciter l'utilisation de ces cordes vocales qui chatouillaient si bien l'ouïe fine de Louis. Avec le temps, Louis apprit à faire chanter Lui en n'utilisant que ses doigts. Tandis que ses mains flottaient silencieusement dans les airs, Lui s'appliquait à suivre diligemment ses gestes et à produire ce filet de voix cristallin qui charmait Louis. Leur jeu préféré, auquel précisément ils s'adonnent en ce moment.

Elle. Appuyée sur Lui, elle ne prête qu'une oreille lasse à ces bruits qui ne la touchent pas. Elle trône là, dans l'attente de voir Louis laisser son frère seul et lui accorder l'attention qu'elle attend. Depuis toujours, seuls les mots lui importent. Elle n'a jamais été réceptive à ces sons qui ne parviennent pas à transpercer la carapace de mystère dont elle s'est entourée. À l'inverse, penser et dire ces pensées depuis toujours gravées en elle était son seul plaisir. Elle était singulière : elle ne quittait jamais sa couverture rouge. Ses traits marqués laissaient deviner son caractère particulier. Tantôt douce, tantôt cruelle, tantôt attendrie, tantôt inflexible, elle avait du mal à supporter les imperfections humaines. Louis avait eu besoin de temps pour la comprendre. Pourtant, au fond de lui, il l'avait toujours connue. Toutefois, après son accident, il avait tenu à

l'avoir près de lui, afin d'apprendre à mieux la connaître et de s'instruire à son contact. Les années passant, Louis apprit toujours plus d'elle. Il la comprend mieux que moi. Il aime me parler d'elle. Je l'écoute avec plaisir me faire part de ce qu'elle lui apprend. J'admirerai toujours l'émerveillement qu'Elle produit en lui, l'effet bénéfique sur son caractère, le calme et la sérénité qu'elle lui apporte.

Louis, mon homme, mon amour. La seule chose qui n'ait pas changé au fond, c'est le délicieux cercle vicieux dont nous sommes prisonniers : chaque geste envers l'autre est mû par un amour continuellement renforcé par la reconnaissance et l'affection constamment exprimées ou sues par chacun de nous. Nous nous aimons ainsi à l'infini. Je m'approche enfin de lui. Il me sent approcher et arrête de jouer avec Lui, le piano. Il la cherche à tâtons, Elle, sa bible, en braille. J'entoure ses épaules de mes bras, l'embrasse tendrement. Il sourit. Il le sent et le sait, que je l'aime, pour le meilleur et pour le pire.

UNE HISTOIRE TOUTE BÊTE de Bruno Pradal

Elle et moi, j'ai senti tout de suite que ça allait marcher, que nous serions très attachés l'un à l'autre.

Pour les rencontres, il y a des personnes qui me plaisent d'entrée, d'autres qui m'agacent immédiatement, irrémédiablement, qui m'insupportent, qui pour moi méritent le détour, c'est-à-dire que je les évite, consciencieusement, comme un site classé à haut risque. Mais elle, alors là, j'ai ressenti immédiatement quelque chose de très fort, une pulsion complexe de gratitude, comme si je voulais la remercier d'avance de tout ce qu'elle allait m'apporter, de tout ce qu'elle allait me pardonner et, curieusement, de tout ce que j'allais lui apporter moi aussi. Je me sentais totalement dépassé par la situation et par la force de mes sentiments. Si les copains m'avaient vu, je crois bien qu'ils se seraient foutus de moi, qu'ils m'auraient reproché cette excitation juvénile, cette injustifiable perte de contrôle de la situation. Allez donc expliquer un coup de foudre ! Allez trouver une réponse rationnelle à cette révélation, à cette évidence que l'on espère partagée. Sûr que je n'étais pas à mon avantage, aussi démonstratif dans l'enthousiasme, aussi puéril dans le comportement. Les éducateurs de mon quartier ne l'auraient sans doute pas apprécié, si loin de l'éducation stricte qu'ils m'avaient prodiguée. Mes parents, s'ils avaient été là, auraient été moins étonnés, conscients qu'ils étaient de ce que pouvait apporter une rencontre ; donner un sens à la vie, à ma vie, à sa vie.

Dans ma petite tête je me posais des tas de questions existentielles dont je fournissais immédiatement la réponse, de crainte qu'un autre ne me grille la politesse et ne les fasse à ma place, trop rapidement, sans même lever le doigt : étais-je là pour la rendre heureuse ? Oui. Étais-je là pour former avec elle le plus complémentaire des couples ? Oui.

D'ailleurs, dans un raisonnement par l'absurde, dire que j'étais là pour la rendre malheureuse aboutissait à une ridicule contradiction. Alors, fort de cette indubitable et rassurante preuve logique je jubilais du contentement joyeux et communicatif de celui qui avait forcément trouvé sa voie, de celui qui allait être heureux et de celui, qui, par contagion, allait rendre l'autre heureux.

Elle dégageait un magnétisme extraordinaire, puissant, mystérieux, irrésistible, qui vous attirait pour un lâcher prise en toute confiance, en toute vulnérabilité. Rassurez-vous, j'aurais débusqué l'arnaque, le gourou de pacotille, le charlatan verbeux, le sage pas

très sage, le faux mage onctueux. Son odeur et sa voix ne mentaient pas. Elle n'avait pas cette rédhibitoire odeur des faux-culs et des marchands d'illusions. Non, elle avait ce que j'appelais pompeusement dans mon ivresse poétique : la franchise spontanée des jeunes filles pures. Un parfum naturel troublant qui vous mettait le cœur en fête et la tête en ébullition.

Et sa voix ? Une voix à mettre d'accord tous les jurys, de tous les pays de la « Nouvelle Star », une voix magique, à n'y voir que du bleu. Une voix à vous guérir tous les bleus à l'âme.

J'ai été accueilli comme un roi dans sa famille. Une famille charmante. Il n'y a pas eu cet habituel round d'observation lorsque les équipes de la fille et du garçon sont face à face pour la première fois. Non, la confiance a été immédiate et réciproque. L'affaire a été conclue rapidement, sans avoir mis en avant les qualités et défauts des deux parties. Faut croire que les défauts étaient acceptés, des deux côtés.

Vous dire que ça a été très facile entre nous serait mentir. Il y a eu des galères, comme dans tous les couples. Mais comme tous les couples intelligents, l'humour a désamorcé les mines vicieuses du quotidien. Nous nous sommes adaptés l'un à l'autre avec application et bonne volonté, en respectant les habitudes de chacun. J'étais bien éduqué, je ne manifestais jamais de signe d'impatience même quand j'avais envie de sortir, d'aller respirer l'air extérieur.

Nos promenades journalières suivaient un parcours familial qui demandait beaucoup d'attention dans sa première partie. Vous n'avez pas idée des traquenards que réserve la rue. Moi qui aime bien que tout soit rangé, bien en ordre, et qui n'apprécie pas trop l'imprévu, j'étais servi. C'était comme si chaque jour quelqu'un prenait un malin plaisir à me rajouter des obstacles, pour me tester, pour que je fasse encore mes preuves. J'étais conditionné, je poursuivais consciencieusement ma route, guidé par une foi inébranlable. Fallait réfléchir, avoir confiance en l'autre et que l'autre ait confiance en vous. Les coups de klaxon me faisaient toujours sursauter, difficile de s'habituer à des agressions intempestives. Mon agacement l'amusait.

Jour après jour je m'imprégnais de la rue, des sons, des odeurs. J'avais trois raisons légitimes pour passer devant la boutique du traiteur : la première c'est qu'elle était sur notre parcours, la deuxième qu'elle sentait bigrement bon et que cela m'ouvrait l'appétit et enfin la troisième c'est que cet homme jovial nous apostrophait d'un retentissant : « Alors les amoureux ça marche ! » qui me faisait frissonner et m'accordait une importance gratifiante.

Plus loin, il y avait le fleuriste. Je sentais bien, à une légère contraction, qu'elle voulait que nous ralentiissions l'allure. Je lui accordais volontiers cette faveur. Je n'irais pas

jusqu'à dire que tous ces parfums m'enivraient. Ce mélange d'odeurs m'embrouillait un peu les sens mais je sentais que cela lui faisait plaisir alors je prenais mon mal en patience et je comptais les pas qui m'éloigneraient de cette exubérance olfactive.

De l'autre côté de la rue il y avait l'école. Nous y passions le matin de bonne heure, pour être tranquilles, avant les embouteillages de la rentrée des classes, avant les bruits de portières et les concentrations nocives de gaz d'échappement. Au retour, par contre, au moment de la récréation, nous écoutions attentivement les voix des enfants, les cris, les pleurs de tous ces adultes en préparation.

Cinquante mètres plus loin, du même côté, il y avait l'arrêt de bus. Les gens qui attendaient nous connaissaient et nous demandaient gentiment des nouvelles ; nous les remercions rapidement en évitant de nous laisser distraire. Un vrai boulot ce premier parcours.

Pour moi, la deuxième partie de nos promenades, c'était la délivrance. Sitôt arrivé, j'aimais bien pousser une petite reconnaissance pendant qu'elle m'attendait assise sur un banc. Je la regardais visser ses écouteurs sur ses oreilles et pianoter sur son lecteur de CD : la technologie a du bon. Elle était parcourue d'une joie extatique dont j'étais un peu jaloux. Je la trouvais belle, ma grande et belle brune, à la peau mate, aux cheveux mi-longs, aux épaules carrées, au sourire éclatant et désarmant. J'étais fier d'elle, de la fierté primaire du mâle accompagné d'une splendide femelle. Elle s'habillait sport ou décontracté, mais avec du goût.

Je faisais mon petit parcours personnel pendant qu'elle écoutait sa musique. Je n'allais jamais bien loin. Je revenais discrètement. Ma jalousie durait un peu. Lorsqu'elle rangeait enfin son matériel puis se levait, je m'approchais d'elle, mais pas trop vite. Je savourais sadiquement ce dixième de seconde de panique pendant lequel elle se demandait si j'étais là ; l'amour est parfois cruel. Pour me punir, sans doute, elle m'entraînait dans un jogging épuisant et haletant. Le terrain s'y prêtait parfaitement, la municipalité avait bien fait les choses. La piste d'athlétisme était ouverte aux sportifs et Dieu sait si elle était sportive ma complice. Je l'étais devenu moi aussi, par la force des choses. Nous faisons d'interminables séances, presque tous les jours. Nous terminions fourbus mais contents de nous. J'avais recraché toutes les fumées d'échappement de la journée, j'étais tout neuf, tout heureux, affûté comme une lame, pas un brin de graisse, un corps d'athlète, tout en muscles. Elle pouvait être fière de moi. Elle améliorait régulièrement ses performances, à ce train-là elle pouvait viser les Jeux Olympiques, moi aussi, dans une autre catégorie.

Pour nous récompenser, en fin de semaine, nous nous faisons un restau, un bon restau, enfin un restau accueillant et ils ne le sont pas tous. Mais attention, pas d'excès,

une alimentation saine (nous évitions de grignoter dans la journée), elle surveillait ma ligne, surtout au moment des desserts dont je ne connaissais que les noms. Ma gourmandise naturelle pâtissait devant tant de parcimonie. Mon ventre faisait la gueule mais je savais être bon perdant. Seule entorse à mon régime, elle passait avec une voix adorablement moqueuse sa commande de fin de repas :

« Un café sans sucre pour moi... Un petit sucre sans café pour lui... Et l'addition ! »

Lui et moi, j'ai senti tout de suite que ça allait marcher ; que nous ferions un bon petit bout de chemin ensemble.

Ce n'était pourtant pas évident pour moi de faire une telle démarche. On en entend tellement parler en termes élogieux qu'on y met imprudemment tous ses espoirs et qu'on en devient encore plus vulnérable. Mais il y a des êtres que l'on devine par les ondes positives, rassurantes et chaleureuses qu'ils émettent. Il y a des êtres qui sont à la hauteur de vos espérances. Alors quelque chose se réveille et se révèle en vous, un optimisme réaliste, l'imminence d'une autre vie, d'un autre départ. Les jours deviennent de moins en moins sombres, le quotidien de plus en plus maîtrisé. Vous apprenez à vous connaître et à vous affirmer grâce à l'autre. Les petits riens qui font le sel d'une existence normale vous appartiennent.

Lui, cet ami, ce guide rassurant qui chasse la peur, c'est encore bien difficile de le rencontrer ; il faut s'armer de patience, avancer à tâtons.

Lui, j'en souris, c'est une langue qui me lèche les doigts sous la table du restaurant... Une langue toute bête.

MOUSSE de Phil Becker

Une bulle éclate.

Une mousse éthérée recouvre le monde, parcourue de synapses mobiles qui évoluent hasardeusement. Je suis l'une de ces synapses et, lorsque l'immobilité m'exaspère, je pars nager au cœur de cette masse informe, l'esprit à l'affût. De temps à autre, il y a des rencontres, et des neurones s'échangent. J'aime tourner autour de ces couples improvisés, buvant les sentiments qui, un bref instant, percent les carapaces.

Une substance opaque tombe sur mon univers, isolant les gigantesques circuits imprimés des petits éclairs qui les traversent. Je sais où trouver les points de connexion, le lieu des heurts entre ces minuscules étincelles électriques. Il me faut nager vers le bas. Descendre l'étroit escalier de bois, peut-être croiser l'élément Marie qui me demande si ça va, est-ce que ça va, vous allez bien, comment allez-vous... La synapse Marie arrive à dire toujours la même chose sans jamais agencer les mots de la même façon. Puis je plonge vers la carte mère, le terminal des échanges, le brouhaha incessant d'une autoroute de l'information qui n'a plus de direction. C'est un régal. Je me nourris des connexions intempestives, adossé au mur râpeux qui sent l'urine, ménageant devant moi une bande de trottoir suffisante pour que les poissons de l'océan mousseux m'aspergent à leur passage de leurs émotions mal contenues.

À ma droite, une connexion dure, sèche. Je la nomme Altercation. Haine méprisante qui jaillit de l'un pour se fracasser sur un bouclier de défense puérile. Une voix qui dérape dans les aigus. Un couple autrefois uni qui désormais se dispute sur l'agora. Leurs sentiments crépitent et m'éclaboussent.

À ma gauche, bonjour, ça va, que deviens-tu ? Le froissement des manches, mains serrées. Contact physique, phéromones en surtension. Je voudrais moi aussi effleurer ces mains, juste pour savoir si elles sont calleuses, douces ou moites. Un silence entre les deux éléments. Un raclement de gorge. Je l'appelle Retrouvailles. Surprise, curiosité, neurones qui tournent en rond, à vitesse très élevée, s'efforçant de trouver quelque chose à dire, priant pour être devancés. J'aime les Retrouvailles.

Tintement cristallin de mitraille à mes pieds, enveloppé de condescendance, de satisfaction, d'oubli rapide. Une synapse vient de tenter d'ouvrir une connexion avec moi, se méprenant sur le motif de ma présence. De toute façon, elle vient de refermer elle-même le lien qu'elle a cru ouvrir, elle s'éloigne déjà, la tête pleine de préoccupations. Je ne vais pas me baisser, je ne vais pas tâtonner pour ramasser les pièces. Une bulle éclate.

Je repars, ondulant à travers la mousse pour regagner ma station d'ancrage, le lieu où le s'écoule le temps. Je remonte l'escalier de bois, marches qui craquent, j'accoste le canapé, et j'attends. Je rêve à cette femme qui ne viendra pas, que je ne caresserai pas. Je rêve à la mousse.

Elle n'est pas là sans raison, cette mélasse ténue qui nous enveloppe. C'est une protection, une matrice sans laquelle nous serions tous réduits en bouillie. La mousse empêche nos corps de s'écraser sur les parois de l'immense navette organique qui nous transporte entre les étoiles. La vitesse de la lumière ou peu s'en faut. La mousse nous stabilise, nous perfuse, ralentit le temps pour atténuer la pression. Nous sommes en voyage, nous nous déplaçons dans l'espace infini vers une terre promise, et, à notre arrivée, la mousse se fluidifiera, sera évacuée, projetée hors du navire en perles évanescentes. À la fin du voyage, il n'y aura plus de mousse, et nous nous verrons les uns les autres.

Si je suis tellement impatient d'arriver, c'est que je suis incapable de me lier avec un autre élément du vaisseau et que je me sens seul. Je n'ai pas les talents promis, ceux que l'on requiert pour établir un échange, pour jouir d'une apparence plus solide que celle d'une bulle dans l'écume.

Je ne suis pas mélomane, et encore moins musicien. La poussière s'accumule sur le piano, je sens son odeur portée par les courants. J'éprouve des difficultés à interpréter les petits caractères en relief qui me glissent sous les doigts, et je ne sais pas reconnaître une fleur à son parfum. « Ça viendrait tout seul », m'avait-on dit au départ du voyage, dans la grande salle d'embarquement. Ça n'était jamais venu.

Ce qu'il me reste, c'est mon imagination, mon voyage, l'écume qui me noie.

Un appareil de l'énorme ordinateur-navette dans lequel nous vivons me lit des histoires. Ce sont toujours les quatre mêmes histoires, et j'ai oublié, tout comme la femme avec sa petite monnaie m'a oublié, tous ces récits d'avant le voyage, ceux qui me transportaient bien mieux que la mousse, ces aventures pleines de connexions synaptiques qui peuplaient les étagères gauchies de ma précédente demeure.

Dans la mousse, j'attends la fin du voyage.

Je suis une synapse mobile, et je me coule à nouveau vers le carrefour des échanges, vers l'asphyxie des gaz d'échappement. Tout va bien ? fait l'élément Marie en bas de l'escalier. Tout va bien. Nous arrivons bientôt. Atterrissage imminent, débarquement, terre promise. Une bulle éclate.

La mousse véhicule les bruits stridents comme des lames vers mes tympans. Les crissements de pneus. Le son creux et végétal d'une canne lâchée sur le bitume. Le klaxon désespéré d'un autobus. La fin du voyage.

SEUL DANS LE NOIR de Cynthia Van Lauwe

« Bienvenue ». Un mot, un seul, sur cette banderole rédigée à mon attention.

Bienvenue, comme si j'étais parti depuis une éternité, émergeant d'un profond coma, ou de retour d'interminables péripéties à travers le monde.

Mes parents, mes amis, mes collègues, tous étaient là pour célébrer ma prétendue résurrection, occultant par maladresse et quelques mots, 36 années d'une vie qu'ils n'ont jamais enviée.

« Tu verras, ça va tout changer », « Tu as tellement de choses à découvrir » ou encore « C'est le plus beau jour de ta vie ». L'enthousiasme me faisait face et je l'entendais bien de cette oreille, mais je demandais aussi à voir.

Un écrivain ivoirien avança dans l'un de ses ouvrages qu'« il existe deux sortes de cécité sur cette terre : les aveugles de la vue et les aveugles de la vie ». Et jusqu'à il y a encore quelques semaines, je faisais partie de la première catégorie regroupant ceux que l'on dénomme pudiquement « les non-voyants » ou dans le meilleur des cas « les malvoyants ».

Je n'ai jamais eu à apprivoiser ce que beaucoup considèrent comme un handicap, ma cécité est survenue à l'instant même où je quittai le ventre de ma mère. Une maladie génétique extrêmement rare liée à des terminaisons nerveuses qui se seraient mises en grève pour on ne sait quelles raisons.

C'est difficile d'en vouloir à « on ne sait qui », alors j'ai grandi à vue d'œil, choyé d'une bienveillance toute familiale, accentuée par la constante inquiétude qu'une étourderie, déguisée en maladresse, me cause blessures ou égarement.

Mes parents tentèrent de me convaincre de m'inscrire dans une école pour aveugles mais l'idée de partager au quotidien les plaintes de quelques braillards ne m'inspirait aucun optimisme et je choisis de leur préférer la compagnie d'un seul homme pour m'enseigner tout ce que j'avais à savoir.

Je vivais dans un monde authentique connu de moi seul, explorant l'inconnu à tâtons, armé d'une imagination inépuisable.

La plupart des gens faisaient preuve d'une grande amabilité à mon égard.

Le chauffeur de bus attendait patiemment que je gravisse la dernière marche avant de reprendre sa route, l'épicier me laissait le temps de choisir mes légumes lorsque je faisais mon marché, sans oublier Monsieur Pirolli chez qui je déjeunais chaque lundi à 12h30 depuis que je m'étais installé en ville.

Ce restaurateur avait pour classique habitude de me lire l'intégralité de la carte alors même que mon choix se portait inlassablement sur l'osso buco.

Bien sûr, je connus aussi des indéclicats, comme ce libraire qui me grattait mes Presto avant de me les donner, l'ouvreuse à l'Opéra qui me plaçait systématiquement au premier rang et à moitié prix, ou encore Monique ma coiffeuse qui me demandait quelle coupe me ferait plaisir et à laquelle je répondais toujours « plus court si possible ».

Les navetteurs du bus 41 me cédaient leur place, faisant fi de l'évidente robustesse de mes jambes, les vendeuses m'escortaient jusqu'aux toilettes pour handicapés malgré l'absence de toute chaise roulante.

Même Monsieur Pirolli s'était pris au jeu de la compassion en accompagnant ma viande prédécoupée d'une consommation servie avec paille et couvercle, comme si je ne pouvais me débrouiller seul.

C'est ainsi que je traversais la vie, constamment épaulé, guidé, parfois même accompagné, toujours en élevant la voix et en me tapant sur l'épaule, de peur que je ne perde l'équilibre.

J'ai pourtant toujours su m'occuper de moi, ne craignant jamais de m'aventurer un peu plus loin pour mieux revenir ensuite.

Je connaissais sur le bout des doigts les rayons du supermarché et prenais plaisir à repérer mes céréales favorites en secouant les boîtes une par une jusqu'à trouver mon bonheur.

Je n'avais peur de rien, pas même de cette ville immense dont je discernais les moindres recoins et dans laquelle je m'étais constitué de précieux repères.

Quoi que l'on puisse en penser, j'étais heureux et j'aimais à répéter que « le défaut ne fait pas le défunt ». Voilà pourquoi cette inscription me souhaitant la bienvenue m'avait visiblement fait sourire.

Quand j'ai découvert la vue, on m'a dit que j'allais gagner du temps. Je n'ai jamais bien saisi la signification de cette expression, dans la mesure où j'estime ne pas avoir perdu une seule seconde en futilités. Je ne la comprends d'ailleurs toujours pas.

Si dans un moment d'égarement il m'arrive de demander mon chemin, les passants m'indiquent des plaques en métal arborant des noms de rues que je ne peux décrypter, pour s'étonner ensuite de ma préférence à identifier boîtes postales et autres objets sensiblement plus familiers.

Je passe toujours autant de temps, dans la grande surface où je me ravitaille habituellement, à remuer les boîtes de cornflakes en m'extasiant du plaisir enfantin procuré par la trouvaille du trésor tant recherché.

À y voir de plus près, je n'ai pas beaucoup changé. Les autres. Les gens ont changé.

L'épicier insiste maintenant pour je prenne les fruits que j'ai tâtés.

Plus personne ne me ménage une place dans le bus car il n'y a désormais plus de raison de le faire.

La semaine passée, j'ai signalé à mon voisin la présence d'une tache de moutarde sur son col de chemise ; il m'a considéré avec mépris, comme si le dessein de ma révélation s'apparentait à de la moquerie. À dire vrai, ce genre de propos ne m'a jamais réussi. Lorsque j'étais aveugle et que de bonne foi je faisais état d'une semblable découverte, la personne visée s'indignait avec fracas de mon imposture là où j'avais simplement senti le condiment ou le dentifrice mentholé.

On m'a également renseigné sur une chose cruciale que permettait la vue : la sécurité. Mais, chose étrange, chaque fois que je me trouve au bord d'un trottoir à attendre que le feu piéton passe au vert, je constate que la clairvoyance de mes pairs ne les empêche pourtant pas de céder à l'imprudence de défier la circulation environnante.

Dans les files, on me dépasse, on me presse, on me bouscule, comme si je n'existais pas, invisible dans un monde où la cécité serait devenue pandémie. De temps à autre une tape sur l'épaule et un haussement de ton, mais pour me signifier que je dérange.

Monsieur Pirolli s'est inquiété à l'idée de me voir désertier son restaurant dès lors que je pouvais à présent me délecter des menus alléchants de ses concurrents. Je l'ai de suite rassuré quant à la qualité de son osso buco dont le goût ne changerait pas à mes yeux.

Les gens semblent accorder tellement d'importance à la vue, comme si sans elle le toucher, l'ouïe, l'odorat n'avaient plus aucun sens. Les magazines, les abribus, les affiches publicitaires, les enseignes et les devantures des hôtels, des magasins, des boîtes de nuit. Absolument tout est mis en évidence de sorte à stimuler les yeux, à en mettre plein la vue à des êtres de plus en plus blasés de sollicitations devenues trop nombreuses. Et des yeux, on peut dire que j'en observe beaucoup à présent ; mais qu'il m'est triste de voir se miroiter dans tant de regards le poids d'une trop longue journée de travail, d'une énième déception amoureuse ou d'une nostalgie de jeunesse fanée trop vite. Ces yeux-là voient tellement de choses en une journée qu'ils sont usés d'en observer davantage, de prendre deux secondes supplémentaires de leur précieux temps pour regarder la personne en face, celle dont un sourire amical pourrait être la leur d'espoir dans une journée trop maussade. Celle qui un court moment ne serait pas aveugle à son existence.

En me relisant, j'ai l'impression qu'un certain pessimisme sonne comme de l'ingratitude dans la bouche d'un homme déçu de toutes ces choses dont on lui a si souvent parlé, comme lorsque le récit flatteur d'un film en tête d'affiche vous conduit dans une salle obscure et à la désillusion faisant suite à une projection finalement pas si extraordinaire.

La vue est pour moi un divertissement, un bouquet de chaînes câblées proposant multiples options transitant entre aventures rocambolesques, histoires larmoyantes et thrillers effrayants.

D'ailleurs, j'ai un peu menti en me vantant de n'avoir peur de rien. Cela peut sembler saugrenu pour un aveugle mais j'ai toujours eu peur du noir. S'il est vrai que, du temps de ma cécité, je n'ai jamais pu distinguer les couleurs, je savais néanmoins quand ma mère était rouge de colère car elle avait les mains bouillantes. J'évoquais le ciel gris lorsqu'il pleuvait ou qu'il faisait froid. Je devinais que papa était bleu de maman lorsqu'il l'embrassait tendrement dans la cuisine. Et s'il y avait une chose que j'étais loin d'ignorer, c'est que le noir n'annonçait jamais rien de très heureux.

Bien entendu, lorsque je prétends avoir peur du noir, je ne désigne pas par là l'objet de ma vision précédemment monochrome mais le silence assourdissant de la nuit, et, avec elle, la perte de tous mes repères. Seul dans le noir, je me sentais perdu, insécurisé, abandonné par un jour trop éteint et peu compatissant à ma hantise de ne pouvoir trouver le sommeil sans un son pour le divertir. J'avais si peur qu'une nuit trop longtemps muette ne trahisse sa promesse d'un jour neuf ou qu'elle ne prenne fin à mon insu, me condamnant à l'ignorance du cours des choses du monde, de la vie.

Aujourd'hui, rien n'a changé. À l'exception du fait que la vision du noir est encore plus sombre que je l'imaginai.

NUIT DES ROIS de Christiane Blocher-Becker

Avoir toujours chez soi des bougies, nous répétait ma mère quand approchait le mauvais temps de l'hiver. Et à côté des bougies, une boîte d'allumettes. Penser aussi à planter d'avance une bougie dans un bougeoir ; dans le noir, ce n'est guère aisé.

Ma mère, moi, je ne l'écoutais pas.

Depuis vingt-et-une heures, la ville est plongée dans l'obscurité. Panne d'électricité généralisée.

Ma petite radio à piles dit qu'un cyclone ravageur a coupé la France en deux. Avec le froid de janvier, c'est une catastrophe.

On dit aussi que les tuiles volent, que les arbres culbutent et que les panneaux publicitaires claquent et se déchirent. L'eau courante n'est plus distribuée parce que les pompes sont arrêtées. Cinq morts déjà. Personne n'est autorisé à sortir, sauf en cas d'urgence.

Un voisin tape à la porte. Il me demande une pile pour sa lampe de poche moribonde, mais je n'en ai pas. Il me demande si j'ai besoin d'eau ; il a des réserves d'eau minérale. Merci. J'ai tout ce qu'il me faut.

Un autre voisin frappe. N'ai-je besoin de rien ? Il dit en riant que, pour un soir, il ne regardera pas la télé, que ce n'est pas un mal. Peut-être jouera-t-il aux échecs avec son fils qui tourne en rond depuis que son ordinateur a déclaré forfait. N'aurais-je pas une bougie à lui prêter ? Non, je n'ai pas de bougie.

J'entends deux autres voisins ouvrir leur cave. Ils y farfouillent bruyamment pour mettre la main sur le décorum de Noël où ils espèrent dénicher quelques bouts de chandelles. S'ils avaient su, ils n'auraient pas remis le sapin si vite. Moi, les sapins, je ne peux pas les voir.

Les sonnettes de l'immeuble ne marchent plus. J'habite le rez-de-chaussée et j'ai l'oreille fine ; j'entends les talons de l'infirmière qui vient pour la piqûre du diabétique du dernier étage. Je lui ouvre la porte du hall.

– Les boîtiers de sécurité ne sont pas allumés ? s'étonne-t-elle. Je n'ai pas de chance, ma torche s'est éteinte !

Et elle secoue rageusement l'objet inutile où une pile sonne comme une noisette.

Je connais bien l'escalier pour l'emprunter souvent quand je rends visite à la voisine spécialiste des gâteaux marocains. Je pilote l'infirmière jusqu'en haut, dans le noir. Elle tremble comme si chaque marche précédait le vide d'un gouffre.

Après la piqûre, je la raccompagne en bas. Elle se cramponne à ma manche en gloussant nerveusement.

– Heureusement que j'ai laissé les phares de ma voiture allumés, dit-elle dans le hall en me lâchant.

Pour échapper au mugissement de la tempête, je descends mes volets roulants. Puis, pressant le bouton du piezo, j'allume les brûleurs de la cuisinière à gaz. Très vite les flammes remontent la température de la cuisine.

La petite radio grésille. On capte mal. Ce soir je n'écouterai pas le concert habituel.

Le téléphone fonctionne encore. Mais pour dire quoi ? Pour le moment, le danger est dans les rues peuplées de débris volants.

Je m'occupe de mon repas. Le salé, je le range dans le placard de droite. J'attrape la première boîte de conserve qui me tombe sous la main. Lentilles aux saucisses fumées ? Quenelles au brochet sauce crevettes ? Ce sera la surprise.

Je mange aussi une part de la galette des Rois que ma sœur m'a apportée. Et je trouve la fève. Ma sœur affirme que le doré des couronnes de papier n'est plus aussi joli que jadis. Je n'en sais rien. Une chose est sûre, fermer la couronne sans la déchirer est toujours aussi délicat.

Ensuite je termine d'essorer une housse de fauteuil ; ce matin, j'ai renversé une tasse de café. J'espère que la tâche aura disparu.

Je suis interrompu par un vacarme provenant du local poubelle. J'entends aussi un chapelet de jurons. Quelqu'un est tombé. Je sèche mes mains pour aller aux nouvelles. C'est le délégué de l'immeuble. Il s'est pris le pied dans l'enrouleur du tuyau d'arrosage. Je l'aide à se déchausser pour le libérer du piège.

– Ouille, je me suis esquiné la cheville, gémit-il. Je suis descendu pour jeter ce reste de poisson, mais le gardien laisse tout traîner ici...

– Vous n'avez pas de lampe de poche ? demandé-je.

– Si, mais je l'ai laissée à ma femme, en haut. Elle aurait paniqué seule dans le noir, vous connaissez les femmes... Elle ne voulait pas que je descende, mais je voulais aussi inspecter les boîtiers de sécurité. Tous en panne ! Dire qu'on paye la maintenance ! J'ai aussi des bougies, mais je n'ai pas d'allumettes, c'est idiot.

– Vous pouvez les allumer sur la flamme du gaz, conseillé-je.

– Excellente idée ! s'exclame le délégué. Vous êtes le roi de la débrouille ! Bon, je remonte. Merci. Ma femme en fera une tête de me voir les chaussures à la main !

Il est vingt-deux heures trente. Au loin résonnent les sirènes des pompiers. Privés de l'éclairage urbain, ils peinent dans les ruelles. La petite radio annonce que le vent tombera avant minuit, mais que le courant ne serait pas rétabli avant le lendemain en mi-journée.

Je sortirai prendre l'air dans la nuit. Je rallierai le jardin public, à cinq cents mètres de chez moi, pour vérifier que le camélia, dont j'aime tant les fleurs douces, est toujours debout. Et comme chaque année, je poserai la couronne des Rois sur la tête de la statue dont les paupières glacées de bruine s'ouvrent sur le vide ; pour avoir les mains libres, j'appuierai contre le socle de marbre ma canne blanche...

JE N'AI JAMAIS EU D'YEUX QUE POUR ELLE de Vincent Bernard

Je ne connais pas les frissons de l'aube. Il n'y a point d'orée du jour pour moi. Mes journées sont délimitées par des contours imprécis depuis que l'on m'a dit qu'il ne faut pas sortir lorsqu'il fait noir. À vrai dire, cela ne m'évoque pas grand-chose, puisque le noir pour moi est un état permanent. Est-ce que cela veut dire que je ne dois jamais sortir ? Je ne pense pas !

Déjà tout petit, avec mes frères, ma mère nous disait : « Vous ne pouvez pas aller jouer dehors, il fait noir ! » Moi, je ne comprenais pas. Qu'y a-t-il de terrible dans le fait qu'il fasse nuit ? Qu'est-ce qui peut empêcher des enfants de jouer dehors quand il fait noir ? Pour ma part, je pense que rien ne peut empêcher des enfants de jouer. Mais ce n'est que mon humble avis. Ma mère a essayé de m'expliquer : « Quand il fait noir dehors, on ne voit rien ! » La belle affaire ! Je lui ai répondu que moi de toute façon, je n'y vois rien. Donc soit je ne dois jamais sortir, soit je peux sortir tout le temps. C'est irréfutablement logique comme argumentation ! À cela ma mère a répondu que je devais bien aller à l'école, ce qui pour moi a valu comme accord tacite, ainsi contrairement à mes frères, je pouvais sortir tout le temps.

Adolescent, les autres me disaient que la nuit est mystérieuse, que la nuit est magique, qu'on y fait des rencontres improbables et qu'on y flirte agréablement avec le danger. Je n'étais que partiellement d'accord. Certes la nuit, on fait moins de rencontres, ce qui pourrait vouloir dire qu'elles sont improbables. Mais comme les trottoirs ne sont pas encombrés, du coup il y a moins de danger. Moi dans le fond, ce que j'aime bien dans la nuit c'est que pour une fois je suis à égalité avec les autres.

Je me rappelle très bien le jour où celle qui est devenue ma femme m'a demandé d'éteindre la lumière avant de faire l'amour. Ça m'a surpris et je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu que c'est parce qu'elle avait honte de son corps. Pourtant moi qui le connais sur le bout des doigts, je peux vous dire qu'elle n'a aucune raison d'en avoir honte. Elle m'a expliqué que c'est à cause du regard des autres et du reflet du miroir... Voilà encore quelque chose que je ne pourrai jamais comprendre ; je continue à penser que le fait d'être non-voyant doit me rendre clairvoyant ; que mes doigts voient des choses que les yeux ne distinguent pas.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, ce qui m'a plu d'emblée, c'est le son de sa voix. Une voix suave, une voix douce et enjôleuse qui m'a transporté dans un drôle d'état. Ensuite je l'ai touchée, j'ai caressé son visage et suis tombé amoureux du grain de sa peau. Sa peau est aussi douce que le son de sa voix. J'ai touché beaucoup de

personnes dans ma vie, j'en ai touché plus que quiconque et je peux vous dire que la peau de ma femme est merveilleuse. C'est une des chances que j'ai : je suis obligé de toucher les gens que je rencontre pour savoir à qui j'ai à faire. Ainsi il m'a été permis de toucher beaucoup de femmes. Contrairement à d'autres que j'ai rencontrées et touchées, son visage rond et ses formes généreuses ne procurent pas cette sensation anguleuse. Il n'y a rien qui accroche sur le corps de ma femme. Mes doigts y glissent aisément le long de ses courbes arrondies. Des vallées, des creux, des monts, des collines... c'est en caressant ma femme que j'ai enfin compris la géographie et cette fascination qu'ont les autres à contempler un paysage.

Nous étions jeunes et elle voulait découvrir la vie. Elle disait qu'elle voulait voir le monde de ses propres yeux avant de devenir vieille, avant de devenir terne, avant de s'attacher. Alors nous avons voyagé ensemble, ou plutôt je me suis accroché à elle. Comme un amoureux transi, je l'ai suivie, je me suis fait passer pour son ombre, j'ai ramé, je me suis battu, j'ai morflé et pleuré beaucoup. Elle a vu le monde et a connu des hommes. Moi j'ai découvert les langues. J'adore les langues, les sonorités, les sons... Rien qu'à les entendre parler, je peux comprendre les peuples, je peux savoir qui ils sont et les forces qui les animent. J'aurais bien continué à étudier toutes les langages de la terre, les dialectes, les verbiages, les expressions... J'aurais pu faire ça toujours, mais celle qui allait devenir ma femme voulait faire d'autres expériences, elle voulait voir des choses qui n'existent pas, autrement dit elle voulait expérimenter les hallucinations.

Cette histoire commence à dater, mais encore aujourd'hui je ne la comprends pas. Pourtant ça remonte à loin et j'y réfléchis souvent. Vraiment, en toute honnêteté, je n'arrive pas à comprendre ce concept d'hallucination. Quand on a la chance de voir les choses telles qu'elles sont, à quoi sert-il de les découvrir telles qu'elles ne sont pas ? Enfin, je veux dire que moi, qui depuis toujours essaie de me représenter ce qu'est la vision, qui vit dans une sorte d'hallucination permanente puisque ce que je me représente n'existe pas, je n'arrive pas à comprendre que l'on puisse rechercher cet état de désorganisation sensorielle, qui au demeurant n'a vraiment rien d'agréable.

Quoi qu'il en soit, le soir où l'amour de ma vie a essayé une substance hallucinogène, au moment de prendre le volant, je me suis rappelé les mots de ma mère, j'ai repensé à l'attrait de la nuit et j'en ai compris les dangers. C'était le soir et il devait faire noir. En temps normal, elle aurait dû faire attention puisqu'elle n'était pas censée voir quelque chose dans l'obscurité ; elle devait faire gaffe aux choses qu'elle ne voyait pas à cause de la nuit ; mais en plus ce soir-là, elle devait se méfier des choses qu'elle voyait et qui n'existaient pas. J'ai bien essayé de lui expliquer, que c'est à cause des choses qu'elle

croyait voir qu'elle devait s'abstenir de conduire, mais têtue comme elle est, têtue comme une bourrique, têtue comme j'aime, elle n'a rien voulu entendre.

Bref, ce qui devait arriver arriva : en voulant éviter quelque chose qui existait ou qui n'existait pas, elle a fait un écart sur la route, la voiture a fait une embardée et nous avons eu un accident. J'ai eu de la chance, je m'en suis sorti indemne. Mon seul et unique amour en a eu moins que moi : ce soir-là, elle a perdu ses jambes.

C'est à partir de ce jour que notre relation a pris une nouvelle tournure. Nous nous sommes rapprochés. Avant je sentais bien que mon handicap, le fait que je sois aveugle la dérangeait. Oh bien sûr, elle ne me le disait pas ouvertement. Mais je sentais que ça la tracassait, je savais qu'elle se posait des questions et qu'elle me tenait à l'écart à cause de cela. Après l'accident, elle a commencé à dire qu'elle me comprenait, qu'à présent elle se sentait proche de moi, que maintenant elle savait l'effet que ça fait d'avoir perdu quelque chose. Je n'étais pas spécialement d'accord avec elle. Moi, je n'ai jamais rien perdu. Je suis juste né sans. Mais puisqu'elle pensait que ça pouvait nous rapprocher, je l'ai laissé dire.

Ensuite, elle a traversé une étrange période où elle me disait que je devais la quitter, que je ne devais pas construire ma vie avec quelqu'un d'incomplet, que sa vie n'avait plus aucun sens et qu'elle ferait mieux de disparaître. En fait, j'aurais été mal placé pour lui jeter la pierre. Moi qui suis né incomplet, je suis parfaitement au courant que ce n'est pas facile tous les jours. Moi aussi j'ai eu mes moments de doute, ça m'est déjà arrivé de péter les plombs. Ainsi je sais que la vie ne vaut rien, mais je sais surtout que rien ne vaut la vie. Par contre c'était difficile pour moi de l'aider, parce que pour ma part, n'ayant jamais rien perdu, je ne peux pas savoir l'effet que ça fait de perdre quelque chose. Tout ce que je sais, c'est qu'à ce moment-là, j'ai failli la perdre elle... Ça m'a fait un sacré effet... un effet terrible... Je crois que si j'avais été voyant, j'aurais donné toutes mes images de monde pour ne pas la perdre... J'aurais donné mes yeux pour elle, pour la garder près de moi... avec ou sans ses jambes.

Finalement, les choses se sont tassées. Les choses finissent toujours pas se tasser. Ça a pris du temps, beaucoup de temps, énormément de temps, mais elle a accepté qu'elle n'aurait plus jamais de jambes et que moi je ne la verrai jamais. Ce qui encore une fois est complètement faux, puisque depuis le premier jour, le premier instant, la première minute, la première seconde, je n'ai jamais eu d'yeux que pour elle.

LE PARDON de Suzy Couchot

Mon cher Harinero,

Ennemi éternel d'un destin annoncé, coupable d'une ascension brisée, tu m'as privé de bien plus que de mon corps ; mon âme s'en est allée, consumée par les âpres regrets de cette seconde d'égarement.

Il a suffi d'un instant, mes yeux quittent ton imposante masse noire pour se détourner sur le corps sensuel d'une beauté de vingt ans... Que je paye cher cette divagation, cette flatterie inutile à mon égo. Tu ne m'as pas épargné. Mon corps frêle virevoltant dans les airs, moulé dans des ornements dorés qui, peu à peu, se recouvrent de mon sang.

Des blessures superficielles, et pourtant, une douleur intense dans ma tête, et c'est le corps entier qui ne répond plus. Je vois flou. Je perçois des silhouettes brillantes et colorées s'agiter autour de moi, je les sens me saisir et me porter ; je les entends échanger quelques « puta madre », des prières aussi. Toujours en espagnol.

On m'allonge sur un lit d'appoint, dans l'infirmerie des arènes, c'est en tout cas ce que je réussis à comprendre de leurs paroles et à distinguer, les yeux embués, au milieu de cette agitation sanglante et douloureuse. Je ne peux plus redresser la tête, tu m'as fait tourner comme une poupée de chiffon, Harinero, tu t'es joué de mon imprudence et m'a puni sèchement. Je ne t'en veux pas, je suis seul fautif de mes souffrances.

Mais cette douleur ! La sensation que mon corps ne m'appartient plus... ne m'appartiendra plus jamais. Et que ma seule mission sur terre vient de s'achever brutalement, dans un moment d'inattention. Stupide erreur, ultime erreur.

Vivre avec, impossible, physiquement. Vivre sans, pire encore. Cruel destin qui ne me laisse pas jouir de l'œuvre d'une vie. Mon afición disparaît un peu plus chaque jour. Sans mes yeux, je suis nu face au taureau. Ma carrière est terminée. Ma vie s'achève dans le même instant.

Regarder mes amis toréadors est impossible, alors je les écoute. J'apprends à reconnaître les bruits des sabots de l'animal pour imaginer la vitesse de sa charge, les cris du torero pour mesurer son défi, et les réactions du public pour comprendre la beauté du combat.

Mais toujours, une douleur intense me saisit aux tripes. La frustration, la jalousie. Je suis devenu spectateur passif et aveugle de l'histoire de ma vie. Chaque partie de mon être et de mon âme me pousse à me diriger à tout prix au centre de l'arène, juste pour

fouler le sable une fois encore, sentir le vent souffler sur la muleta, ressentir la peur, attendant derrière le burladero la sortie du toril de « l'autre », l'ennemi que l'on aime, et pourtant, celui que l'on va estoquer une vingtaine de minutes plus tard.

Tu n'as pas idée de mon amertume. Continuer de combattre contre un corps sans vie, un corps qui ne veut plus, qui ne voit plus, est une tâche plus harassante que de tuer cent taureaux. Je vis dans l'obscurité, dans un rêve permanent où je matérialise à ma guise chaque objet, chaque personne, chaque taureau. La réalité m'échappe. Ma créativité déborde. Mais cela ne suffit plus à me maintenir en vie.

Le soleil cogne sur mon visage en ces après-midi de férias, je peux sentir sa rage qui brûle mes joues mais ne peux apprécier ses couleurs, ni la forme des nuages, ni les teintes des habits de lumière, ni celles des vêtements que je porte. Je suis prisonnier dans le noir ; et tout comme l'animal qui attend l'heure fatidique au fond des corrales, pour combattre et mourir, j'attends le moment propice pour partir à mon tour.

Quelle ironie pour moi cette blessure, quel malheur de ne pas avoir subi une simple cornada. Un trou béant dans ma jambe m'aurait moins détruit que cette cécité. Tu aurais pu faire comme tes compagnons de campo, planter ton imposante corne dans ma chair ; j'aurais pu récupérer de cela. Ou tu aurais dû m'achever au centre de l'arène. Ma mort aurait été plus glorieuse que le destin d'un torero paralysé qui perd la vue, qui perd l'essentiel, son essence.

Et même si, peu à peu, mes membres retrouvent de leur mobilité, jamais plus je ne me tiendrai droit, pieds joints au milieu de l'arène, attendant un toro, un de tes frères de sang, une cape à la main, prêt à déjouer sa charge avec une profonde véronique. On me l'interdit, et pourtant je suis certain que je pourrais contrarier ta course folle, t'esquiver en m'enroulant dans ma cape de soie jaune et rose. Cette pensée me bouleverse, me heurte jusque dans mes entrailles, je meurs de ne pouvoir être torero, ma nature profonde, mon état naturel, mon unique raison de vivre.

Dis à mes amis qu'ils retiennent de moi mon goût pour le beau, qui m'aura coûté plus que le sacrifice de mon corps, et souffle à l'oreille de cette jeune fille dont le charme a troublé mon attention, que le jeu en valait la chandelle. Fais-leur promettre de me comprendre, de ne pas me juger. Qu'ils soient heureux de cette fin libératrice et salvatrice.

Moi Carmiño II, en ce 17 novembre 2006, vous dis adieu et pars rejoindre mon bourreau dans l'autre monde.

LE GO AVEUGLE de Pierre Guilley

Au Japon, dans la province de Shinano, le petit salon de go de la famille Motoki était en effervescence. Le ministre Isei Minamoto revenait dans sa ville natale et avait émis le désir de passer dans ce magasin. Yan Motoki avait fermé la boutique pour l'événement et s'affairait aux préparatifs. Autrefois ami avec son père, Monsieur Minamoto était aujourd'hui un homme très occupé. Sa visite surprise alimentait toutes les conversations de la petite ville.

Deux petits coups de canne à la porte le firent sursauter. Mince, le ministre était en avance ! Yan avait prévu de l'accueillir sur le parvis et voilà que le vieux politicien attendait dehors. Il se précipita pour ouvrir la porte.

Vêtu d'un kimono gris avec de fins motifs noirs aux manches, Isei Minamoto prenait appui sur sa canne blanche. Le demi-sourire sur son large visage laissa le jeune homme dans le doute. Allait-il lui en tenir rigueur ?

« Monsieur le ministre, pardonnez mon retard. Entrez, je vous en prie. »

Yan s'inclina devant Minamoto. Une petite foule de curieux observait la scène à partir du trottoir d'en face. Ils ne manqueraient pas de colporter que le salon Motoki avait fait attendre le vieil aveugle. Le ministre ordonna aux deux hommes qui l'escortaient de l'attendre dehors sur la terrasse, puis il pénétra dans l'établissement. Le jeune homme lui offrit son bras.

« As-tu réaménagé l'établissement, Yan ?

– Non, Monsieur Minamoto.

– Très bien, alors je n'ai pas besoin d'aide pour trouver mon chemin. »

Le vieil homme slaloma entre les tables comme si de rien n'était pour aller s'asseoir au fond de la petite boutique. Il avait une capacité à mémoriser les lieux qui avait toujours estomaqué Yan. Celui-ci, ayant déjà anticipé son choix, avait disposé devant son invité le plus beau *goban* à pieds du magasin. Sans plus attendre, il entreprit de lui faire du thé.

Assis seul devant le plateau de jeu carré, Isei Minamoto restait silencieux. Il brassait entre ses doigts les petites pierres ovales. Les percussions en résultant imitaient le son d'une cascade qui avait toujours apaisé le jeune homme. Visiblement le vieux politicien éprouvait les mêmes sentiments.

Yan arriva avec le thé et s'assit en face du ministre. Après avoir fait le service, il entama la conversation.

« Vous me faites un grand honneur en venant dans mon établissement. Cela fait maintenant longtemps que je ne vous ai plus vu.

– Il y a deux ans en vérité, un peu avant la mort de ton père. J’ai entendu dire que tu avais arrêté tes études pour t’occuper du magasin. Tu étais pourtant brillant à ce qu’il me racontait. Tu as dix-sept ans maintenant, c’est bien cela ? »

Minamoto conversait sur un ton neutre, mais Yan sentit que derrière ces mots se dissimulait une peine sincère. Le jeune homme était troublé par la résurgence de ces souvenirs. Pourquoi s’intéressait-il à lui tout à coup ? Le silence s’éternisa.

« Tu sais, cela m’a beaucoup attristé de ne pas pouvoir me rendre à son enterrement. Depuis, je dois t’avouer que la honte et la culpabilité m’ont fait repousser ce voyage de nombreuses fois. »

Peut-être Yan se trompait-il quant aux sentiments du vieil homme, mais en tout cas, son cœur à lui battait la chamade. Qu’un homme de cette importance se dévoilât de la sorte, c’était tout simplement impensable, inapproprié.

« Si je peux me permettre, vous ne devriez pas vous torturer comme ça, monsieur Minamoto. Mon père aurait compris, vous êtes un homme important, très occupé.

– Le devoir est une chose, Yan ; négliger ses amis en est une autre. »

L’atmosphère devenait pesante, le jeune Motoki n’osait pas le contredire et ne trouvait pas d’autres sujets à aborder. Finalement, Minamoto mit fin à cet instant gênant.

« Bon, laissons les vieilles blessures en paix. Me feras-tu l’honneur de jouer avec moi ?

– Bien entendu, monsieur Minamoto. »

La partie débuta en douceur. Yan, sans être excellent, demeurait un joueur de talent et rechignait à écraser le vieil homme. Celui-ci devait mémoriser et visualiser chaque coup que Yan annonçait à l’oral, un effort difficile. Les *joseki*, combinaisons de coups équivalents, s’enchaînaient sans que le vieil homme ne montrât de signes de faiblesses. Yan avait souvent observé ses parties avec son père, mais il devait bien avouer qu’il l’avait sous-estimé.

Enfin, une ouverture ! Un groupe de pierres présentait une faille. Yan détourna l’attention en attaquant un autre groupe, puis il frappa. Minamoto grimaça, son étonnante concentration montrait ses limites. Il toussa et redemanda du thé.

« Jeune Motoki, t’ai-je raconté comment j’ai connu ton père ?

– Non, je ne crois pas, monsieur Minamoto.

– Quand j’étais jeune, plus jeune que toi encore, je me rebutais d’être différent. Pour moi, mon handicap était une fin en soi. Une barrière infranchissable et une œillère honorable qui me permettait de renoncer à me battre, sans que personne ne puisse trouver à y redire. »

Yan, bien qu'attentif, se méfia. Le vieux renard essayait de le perturber pour le pousser à l'erreur, il avait déjà vu cette stratégie à maintes reprises.

« J'ai alors rencontré ton père. Il avait pour périlleux projet de devenir joueur de go professionnel. Comme tu le sais, jouer en aveugle, sans voir le *goban*, est un entraînement basique chez les meilleurs joueurs. Aussi il m'a littéralement harcelé pour que je vienne jouer avec lui. Par amitié, j'ai accepté. Grand bien m'a pris ! Après quelques années, j'étais un des rares joueurs pouvant mémoriser trois cents coups à la suite. Je n'ai jamais eu pour ambition de devenir un joueur professionnel, pourtant j'ai voyagé et fait des tournois avec lui. Cela m'a ouvert d'autres horizons. Et ma capacité à retenir les informations et anticiper les mouvances a fait de moi un brillant politicien. On peut dire que ton père m'a sauvé à cette époque. Je lui dois beaucoup. »

Yan était un peu ébranlé par cette histoire, son père ne lui en avait jamais parlé. Non, il devait penser au prochain mouvement. Repassant mentalement les divers points à surveiller, il ne décela aucune fissure dans sa stratégie. Tout était en ordre. Il posa sa pierre, puis annonça « G 10 ». Le vieux renard sourit, puis ponctua avec un petit claquement de langue satisfait « C 4 ».

Le jeune homme écarquilla les yeux, un coup étrange, audacieux, catastrophique en fait. Minamoto l'avait laissé manger son groupe pour mieux l'enfermer dans un coin du plateau. Un coin ridiculement petit ! Yan était fait comme un rat !

« C'est comme ça que ton père m'a amené à jouer au go. Le go est un jeu d'illusionnistes, disait-il. L'imprudent devient aveugle et le stratège devient voyant. Ma cécité est un handicap, mais elle ne me caractérise pas. »

Il marqua une courte pause.

« Laisse donc ce magasin, ton père n'aurait pas voulu ça pour toi. Reprends tes études. C'est à mon tour de jouer maintenant, je vais m'occuper de toi. Je m'excuse d'avoir été aussi lent à réagir, mon garçon. Parfois, on peut être vieux sans être sage. »

Le jeune Motoki posa deux pierres sur le plateau, coup sur coup, avec un bruit sec. Il signifiait, de cette manière, son abandon.

LE DRAGUEUR d'Augustine LAMBERT

Carol vient de s'installer dans le TGV qui doit l'emporter jusqu'à Nice, chez sa soeur où elle compte passer quinze jours de vacances au soleil. Voiture 2, club 4, coin couloir (plus simple pour aller aux toilettes, inutile de déranger quelqu'un). Sa chienne Dune a réussi à se glisser sous la banquette. Tout de même, ces chiens guides, ils sont vraiment extra ! Certes, pense Carol, on leur a accordé la gratuité dans les moyens de transport mais il faut dire qu'ils ne prennent pas grand-place ! Ah oui vraiment, ils ont bien du mérite ! La pauvre, elle va étouffer là-dessous... Heureusement que j'ai pris sa gamelle pliante et de l'eau dans mon sac à dos, je pourrai la faire boire de temps en temps. Carol est très organisée, très prévoyante. D'ailleurs, afin de voyager léger, aidée de son auxiliaire de vie, elle a fait expédier sa valise à l'avance.

De même, par souci de discrétion, Carol prend soin de mettre son téléphone sur messagerie : son portable dernier cri étant parlant (et fort bavard en cas de réception de SMS ou bien d'appels auxquels elle ne répondrait pas), elle n'aime pas importuner les gens avec tous ses gadgets sonores. Maintenant, elle a sorti son ordinateur ainsi que son petit lecteur de CD MP3 car elle compte bien terminer le bouquin audio qu'elle est en train de lire. C'est un polar, Carol est fan de romans policiers ; l'intrigue arrive presque à son dénouement, il lui tarde que le train démarre pour chausser ses écouteurs.

Bon, quelqu'un vient de s'installer de l'autre côté de la table. Il (ou elle) se glisse jusqu'au coin fenêtre. C'est normal, ce doit être un voyant, il (ou elle) pourra admirer le paysage. Espérons que ce sera quelqu'un de sympa, le voyage est long... Ce n'est pas drôle lorsqu'on ne voit pas et qu'on ne peut se faire une idée de la personne qui vous fait face. Maintenant, elle le sent : il (ou elle) la regarde, ça c'est sûr, Carol sent son regard posé sur elle, un regard qui la scrute.

« Bonjour Mademoiselle »... Bonjour, répond poliment Carol. Ah c'est bien ma veine, un homme ! Pourvu qu'il ne me fasse pas du gringue ! Carol le sait, elle est plutôt jolie : assez grande et pas mal bâtie (elle fait beaucoup de sport : gymnastique, aquagym, natation, randonnée...), elle a des cheveux mi-longs abondants et très bruns encadrant un visage ovale, de grands yeux verts que la cécité n'a pas abimés. Oui, la tendance populaire se représente toujours les aveugles munis de grosses lunettes noires dissimulant des yeux inexpressifs et pas toujours très beaux à voir, mais le plus souvent, il n'en est rien. La majorité des non-voyants aujourd'hui est atteinte de cette fichue maladie : la rétinite pigmentaire, laquelle, si elle réduit irrémédiablement le

champ visuel, n'altère pas l'apparence du globe oculaire. Carol fait partie de cette majorité-là, même si, il faut bien l'avouer, son regard désormais est devenu un peu flou. Mais cela ne se remarque pas tout de suite et bien des hommes s'y sont laissés prendre... Aussi Carol a-t-elle l'habitude de se faire « draguer ». « Que vous avez de beaux yeux ! Que votre regard est étrange ! », combien de fois Carol n'a-t-elle pas entendu ces phrases ! Et ça se termine toujours de la même façon. Lorsqu'ils s'aperçoivent de leur méprise, ils ne savent plus comment faire pour la laisser tomber. Carol sait tout cela. C'est pourquoi elle est devenue réservée à l'égard des hommes, préférant de beaucoup la compagnie de ses camarades d'infortune. Au moins, eux, ne cherchent ni à frimer, ni à abuser de la situation...

Pas mal la nana ! pense l'inconnu dans son coin, réprimant un sifflement de connaisseur, le voyage pourrait devenir intéressant !...

Le train s'ébranle, ouf, on est partis. Carol se précipite sur ses écouteurs, elle lit, elle est tranquille, il peut toujours la regarder, elle fait semblant de s'être endormie tout en écoutant son CD. Trois quarts d'heure s'écoulent ainsi.

C'est bien ma chance ça !... Pas facile de l'aborder la fille !... se dit le bel inconnu.

Carol vient de terminer son livre : un Michael Connelly, le meilleur, elle a tous ses bouquins ; par bonheur, ils sont tous enregistrés et en vente dans les librairies spécialisées en livres parlés ; et à chaque fois, le dernier est toujours supérieur au précédent, c'est formidable. Bon, qu'est-ce que je fais maintenant pense-t-elle, je ne peux quand même pas passer tout le voyage ainsi, il va falloir que je change d'activité... Elle range donc petit lecteur et casque dans son sac. L'autre ne perd pas un instant : « C'était bien, ce que vous écoutiez, Mademoiselle ? » « Pas mal », répond évasivement Carol qui se hâte d'ouvrir son ordinateur pour rapidement rechausser un autre casque, celui par lequel lui parvient le son de sa synthèse vocale. Chaque fois qu'elle se met à l'informatique, elle ne peut s'empêcher d'avoir une pensée attendrie pour ces nouvelles technologies qui leur permettent, à eux non-voyants, d'avoir accès à la lecture et l'écriture, à la communication, à la culture, à tout quoi. Juste avec cette petite merveille. Un vrai bijou, ce dernier portable dont elle vient de faire l'acquisition : c'est exactement le même ordinateur que celui de monsieur Tout le monde, une miniature parlante, quel progrès ! Autrefois, pense encore Carol, monsieur Braille nous a sortis de notre ignorance grâce à son invention d'écriture en petits points en relief, mais si nous voulions posséder un dictionnaire, il nous fallait toute une armoire pour pouvoir le ranger. Aujourd'hui, un seul petit CD ROM et on a tout le Robert par exemple ! Et que dire d'Internet ! Même si elle n'a pas accès à tout ce qui est image, Carol ne se débrouille pas trop mal pour surfer.

Justement elle a une recherche à faire pour un article qu'elle doit rédiger, et, grâce à son système wifi et à la clef d'enregistrement qu'elle n'a pas manqué de se procurer avant le départ, elle peut se connecter dans le train. Quand même, pense-t-elle toujours, heureusement que je suis aveugle aujourd'hui et que je ne suis pas née trente ans plus tôt !

Le voyageur dépité la voit se reboucher les oreilles d'un nouveau casque... Non mais ce n'est pas vrai ! Elle ne va pas faire que ça ! Oh toi ma petite, je t'aurai quand même !... Carol lance sa recherche sur Google, elle arrive sur le site de l'encyclopédie Wikipédia ; elle parcourt les liens grâce aux raccourcis clavier puisqu'elle ne peut bien évidemment pas se servir d'une souris, elle entre sur celui relatif au World Trade Center, Ground Zero, et commence à lire. Elle est absorbée dans sa lecture depuis déjà quelque temps, elle en a oublié son voisin de voyage, sa main s'écarte un peu de son appareil et va se perdre sur la table, pas très loin de celle du monsieur. Celui-ci rapproche un peu la sienne et vient frôler celle de Carol, ramenant brusquement la jeune fille à la réalité. D'un geste bref, elle retire sa main.

Quelque peu agacé par cette citadelle imprenable, mais enhardi par ce premier effleurement, l'homme change de place et vient se mettre juste en face de la jeune fille, ses genoux venant toucher ceux de Carol. Là, évidemment, pense Carol, il y a si peu de place dans ces clubs 4 que, même s'il ne l'avait pas fait exprès, s'il a de grandes jambes, il n'aurait pu faire autrement ; mais quand même, en l'occurrence, qu'est-ce qu'il vient faire là ? Je le vois venir. Il va falloir que je lui sorte le grand jeu si je veux m'en débarrasser. Carol a une tactique infaillible.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Si elle n'en dit rien, comme bon nombre des ses consœurs, Carol souffre d'une infinie solitude qu'une pudeur extrême lui permet de dissimuler. Elle aussi aimerait bien rencontrer quelqu'un de gentil avec qui partager sa vie, construire une famille, avoir des enfants (oui, le handicap n'empêche pas le désir d'enfant, ce besoin vital d'être mère). Mais elle sait aussi que ce n'est pas ce que recherche ce genre d'hommes. Alors, en attendant celui qui voudra bien accepter ses yeux malades, elle s'est forgé l'image de la fille autonome assumant parfaitement son handicap. Et pourtant, s'ils savaient, tous, combien elle souffre de ne pas voir le visage de ses parents vieillissants, celui de ses adorables neveux, de ne pouvoir admirer le coucher du soleil, s'attendrir sur des photos jaunies, etc... Mais à quoi donc lui servirait-il de se lamenter sur son sort ?...

Carol un instant se laisse aller à une certaine nostalgie. En face, l'homme est tenace. Comment savoir sur qui on tombe lorsqu'on ne voit pas ? Oh même sans voir, certaines attitudes ne trompent pas. Les genoux du monsieur sont d'ailleurs très explicites ! Mais

c'est toujours très gênant d'avoir à rembarquer quelqu'un quand il est impossible de se faire une idée sur son physique. Après tout, il est peut-être beau garçon, peut-être serait-ce un bon parti pour ne pas rester vieille fille ? Non. Carol repère assez vite ce genre de dragueur invétéré. Quelqu'un de bien n'agirait pas ainsi. Carol réfléchit à l'attitude à adopter afin de minimiser l'affaire et de le décourager sans faire d'esclandre. Je vais faire celle qui ne comprend rien. S'il pense être tombé sur une cruche, peut-être abandonnera-t-il la partie ? Quand même, c'est égal, j'ai encore pas mal de temps à passer dans ce train, si je suis obligée de le remettre à sa place, ça ne va pas être drôle !...

C'est ce moment que choisit Dune pour se manifester, elle a chaud, elle a soif, elle s'extrait timidement de dessous la banquette. L'homme médusé regarde ce gros chien sortir miraculeusement du siège de la jeune fille.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demande-t-il quelque peu inquiet. « Vous le voyez bien : c'est un chien », répond Carol amusée par la surprise du monsieur. « Je le vois bien évidemment... Mais qu'est-ce que fait ce chien ici ? »

« Eh bien, c'est un chien guide !... » « Un chien quoi ? » « Vous ne connaissez pas les chiens guides ?... »

« Bien sûr que si, je connais les chiens guides ! rétorque vexé l'inconnu en haussant les épaules. Mais ça ne me dit pas ce que ce chien fait ici ! C'est quoi ce truc ? »

« C'est *mon* chien guide », réplique Carol.

« Mais vous, qu'est-ce que vous en faites ? Vous le dressez ? » Décidément, pense Carol, il ne veut rien voir.

« D'abord, pour un chien guide on n'emploie pas le verbe dresser, on dit éduquer ; ensuite, je vous dis que c'est mon chien guide, parce que je suis non-voyante. » « Non quoi ? » « Non-voyante je vous dis ! Aveugle... si vous préférez !... » assène Carol en haussant le ton afin qu'il comprenne bien la situation.

« Aveugle ? Aveugle ? Ah mon dieu ! Et moi qui vous trouvais jolie ! » Ahuri, le voilà qui attrape brusquement sa valise dans le filet : « Excusez-moi Mademoiselle, mais je suis allergique aux poils de chien... »

Et voilà... soupire Carol... Le tour est joué, il n'y en a pas un qui résiste... La cécité éloigne inmanquablement ces beaux messieurs dragueurs.

Table des matières

- 1 *Vivre avec toi* de Pierre Maréchal : Premier Prix
- 2 *Le pont Wilson* de Frédéric Collomb-Muret : Deuxième prix
- 3 *La fille du clown* de Pascale Corde-Fayolle : Troisième Prix
- 4 *Chocolat Chaud* de Floriane Olivier
- 5 *De l'autre côté* de Gilles Furtoss
- 6 *Destin au grattage* de Goutelle Clément
- 7 *Écoute-moi quand je te regarde* de Robert Serge
- 8 *Elle et Lui* de Virginie Boyer
- 9 *Une histoire toute bête* de Bruno Pradal
- 10 *Mousse* de Phil Becker
- 11 *Seul dans le noir* de Cynthia Van Lauwe
- 12 *Nuit des Rois* de Christiane Blocher-Becker
- 13 *Je n'ai jamais eu d'yeux que pour elle* de Vincent Bernard
- 14 *Le pardon* de Suzy Couchot
- 15 *Le Go aveugle* de Pierre Guilley
- 16 *Le dragueur* d'Augustine Lambert.